

Concours "Dis-moi dix mots"

Edition 2016

DRAC Alsace - Champagne-Ardenne - Lorraine
/ Initiales



Lumerotte
Poudrerie Fada Vigousse
Champagné
Chafouin Ristrette
Dracher
Dépanneur
Tap-tap

TEXTES DES LAUREATS

Catégorie :

Ateliers Adultes

Dialogue de sourds dingue

Tiens, j'ai décidé de participer cette année au Concours des 10 Mots !

C'est vrai ? Moi, je n'arrive pas à m'y mettre, je trouve les mots bien trop compliqués !

Compliqués ? Mais non ! Regarde, moi, je vais partir de l'idée d'une grande fête entre amis, où chacun boirait un verre de champagné...

Mais on ne boit pas du champagné !

Mais si, c'est bien un apéritif au champagne, non ? Enfin bon, chacun déambule un verre à la main et en fond sonore, il y a du fada-falala...

Du quoi ? Fada, ça veut dire fou !

Et alors ? La musique, ça rend bien un peu fou non ? Et donc, chacun s'amuse et comme tout le monde se connaît, on se salue, on se tap-tap dans le dos...

Arrête ! Un tap-tap, c'est un taxi collectif !

Eh bien oui, collectif, c'est exactement le climat qu'aura cette fête dans mon texte ! Des mets succulents y seront servis et partagés, avec de délicieuses épices : curcuma, baies et autres vigousses...

Pffff, vigousse, ça veut dire vigoureux !

C'est bien ce que je dis ! Des épices qui relèvent les mets ! Bref, bonne ambiance assurée et à la fin, café pour tout le monde avec une cuillère de poudrerie...

N'importe quoi... la poudrerie, c'est de la neige !

Oui, bon, ok, mais c'est blanc, donc comme le sucre dans le café, on ne va pas chercher midi à quatorze heures ! En attendant, ça met une grande ristrette sur tous les visages !

T'as rien compris... la ristrette, c'est le café !

Oui et bien pour moi, c'est le sourire que donne le café à tous mes invités... et pas la peine de m'en faire un en coin... Revenons plutôt à ma grande fête ! Donc, après ce partage pantagruélique, chacun s'accorde en chœur une discrète lumerotte pour accélérer la digestion, tu sais comme en Inde par exemple...

Mais qu'est-ce que tu racontes ? La lumerotte, c'est une petite lumière...

Ah oui ? Et comment tu sais ça, toi ? Pourquoi ce ne serait pas enfin un joli mot qu'on dirait aux bébés après leur biberon en leur tapotant le dos ? Une petite lumerotte ? En tout cas, après tout ça, chacun devra rentrer pour aller se dracher !

Hein ? Mais dracher, ça veut dire pleuvoir des cordes !

Des cordes, peut-être que ce mot en a plusieurs à son arc ! Pour moi, ça veut dire rentrer chez soi se mettre au fond de ses draps ! Toujours mieux que de dormir dans le chafouin !

Dormir dans le chafouin ? J'comprends pas... être chafouin, c'est être de mauvaise humeur !

Ah ça c'est sûr ! Dormir dans le foin du chat, ça ne peut que mettre de mauvaise humeur !

Eh bien toi, tu n'as vraiment rien compris aux 10 mots francophones !

Ah bon ? Tu crois que j'aurais besoin de faire appel à un dépanneur pour me secourir et m'aider à y voir plus clair ?

Sophie GUERRE
CHAUMONT

Le sourire de minuit

La comtoise égrène ses douze coups...

Seul pour l'instant au comptoir de son dépanneur, rue Saint-Martin, au cœur du vieux Paris, Farid sourit. Il a toujours aimé ces douze coups-là, ceux qui rappellent que demain est forcément un autre jour, et l'an neuf, l'espoir d'un nouvel envol.

Car, oui, pour s'être envolé, Farid... Il est loin dorénavant le bled de son enfance !

Les souvenirs affluent soudain, telles des lumerottes.

Pendant toute une semaine, les femmes, de la fatma la plus âgée à la fillette toute jeune, confectionnaient gâteaux et friandises à déguster autour du thé festif de Noël, puis de Nouvel An. Car la famille Faroudi était chrétienne ! Cela amusait grandement les voisins, musulmans comme tout le monde à Tizi-Houssa, conviés à partager les deux réveillons des Faroudi.

La comtoise y égrenait déjà ses douze coups... Une belle horloge en chêne massif et à balancier de laiton, qui venait de la Beauce, dans le lointain pays de France, et que Monsieur Alfred avait offerte au père de Farid en marque d'amitié et de reconnaissance, avant de regagner la métropole.

Farid sourit de nouveau... Les facéties de son imagination s'amuse tout à coup à faire tinter les douze coups de sa belle, à minuit, sur un vieux rafiote, tap-tap des flots, ballotté par la tempête... La mer Méditerranée est terrible quand elle se fâche. Farid et les siens le savent bien, et la tempête, c'est eux qui l'ont traversée. Ils avaient dû fuir en catastrophe la guerre et son cortège de noirceur. En plein conflit, les gens de paix sont rarement épargnés. Grâce à la complicité de quelques champagnés, amis sûrs restés au pays qui avaient pu contourner sans souci les interrogations chafouines des autorités, la comtoise les avait suivis peu après.

La neige volette maintenant au dehors. Une poudrière qui amollit les sons et semble revêtir la nuit de pureté, de simplicité, d'évidence. Le froid rendu cinglant par le vent est si terrible aux miséreux...

Sur le pont du bateau, dans le tohu-bohu du ciel et le charivari de la mer en furie, Farid avait connu la peur glacée des âmes affolées et des corps meurtris. Il drachait des salves d'eau salée et de vagues glacées mais, bien arrimé, tel Ulysse résistant au chant des sirènes, il avait tenu bon. Surmonter les éléments déchaînés le rendait plus vigousse pour conquérir sa nouvelle vie, française. Sûr, les autres passagers l'avaient pris pour un fada !

De nouveau, le sourire est là, lumineux. Farid ne laisse que rarement les ombres du passé griffer son doux visage de plis amers. Farid est un homme gai, car être heureux est un devoir. Sa foi en Dieu a cédé la place dorénavant à une soif farouche de sagesse. Farid est philosophe.

– Un ristrette bien chaud, c'est possible ?

Tout à ses pensées, il n'avait pas entendu la porte de la boutique s'ouvrir sur un client semblant sortir de la nuit, transi et blanc de neige de la tête aux pieds.

– Le loukoum est offert. Bonne année Monsieur !

... et Farid sourit.

Anne Duvoy, Luzuy

La petite histoire de Monsieur LAGOUTTE

Le pauvre Monsieur LAGOUTTE doit avoir une LUMEROTTE dans la cafetière !
C'est pourtant vrai qu'il est un peu FADA, figurez-vous que dès qu'il se met à DRACHER, ou que la poudreuse tournoie dans les airs, le vieux CHAFOIN VIGOUSSE sort et se met à danser.
Puis, tel un automate, il se dirige vers le petit bar du père Sorel pour boire un RISTRETTE bien serré.

Dans le temps, c'était pourtant un homme CHAMPAGNÉ, Monsieur LAGOUTTE, il était directeur de la compagnie des TAP-TAP.

Je crois que c'est le coup sur la tête qu'il a pris un soir de l'année dernière.

Il s'était rendu chez le DEPANNEUR du coin pour acheter quelques bricoles, quand une énorme boîte de conserve lui est malencontreusement tombée sur le caberlot... c'est depuis qu'il est dingou !

Pauvre, pauvre Monsieur LAGOUTTE.



Geneviève COLARD et Mauricette BONIN
EHPAD Jean Collery
Ay Champagne

Un tableau plus vrai que nature

Dans ce musée qu'il fréquentait régulièrement, le visiteur découvrit une nouvelle acquisition et s'arrêta devant. Le tableau représentait une scène de vie en Haïti : on y reconnaissait un **tap-tap**, camionnette typique de l'île servant de transport en commun. Il était bleu turquoise, orné de grosses fleurs peintes dans des couleurs chatoyantes, bigarrées : rouge, orange, rose, blanc et jaune. A l'intérieur, c'était une joyeuse bande de passagers composée d'un **fada** perché sur le toit au milieu de bagages, et se protégeant de l'averse avec un grand parasol, d'une mama créole bien **vigousse**, chantant des airs heureux et entraînants, frappant dans ses mains et battant la mesure, d'un homme à l'air **chafouin** portant un drôle de chapeau et buvant en douce une flasque d'alcool, d'une bande de gamins partis pour l'école avec leur **lumerotte** et se moquant des autres passagers, et d'un Congolais en voyage qui se faisait appeler « le **champagné** », habillé comme un homme d'affaires. Concentré sur sa route, le conducteur ne semble pas remarquer le charivari ambiant du tap-tap, et pour cause : rouler quand il **drache**, ce n'est pas facile, surtout quand on n'a pas d'essuie-glaces ! Tout autour on n'y voit rien, on distingue à peine le paysage mais l'on devine, par ses touches vertes dans le gris du mauvais temps, une végétation majestueuse et luxuriante.

Marie LORENZO,
Alexandra ALBY,
Cécile HUSSON,
Nicolas ADJAOUT,
Cyprien TREDEZ,

Atelier d'écriture STYLOVIS, de l'Hôpital de Jour Voltaire, à Reims

Animateur : Richard Dalla Rosa

Mon voisin monsieur Altman

J'ai eu la chance de passer mes vacances d'été, à de nombreuses reprises, à la campagne, à côté de la maison d'un vieux monsieur, appelé Henry Altman, mais qui était plus connu dans les parages sous son surnom de « Monsieur Fada ».

C'était un homme qui ne se distinguait pas par son aspect, mais qui faisait preuve d'une énorme intelligence une fois qu'on lui parlait. C'est cela qui rendait ses paroles parfois incompréhensibles, et les gens du coin, aussi modestes et simples qu'ils puissent être, se sont alors mis d'accord pour lui donner son surnom.

A en juger par ses fréquentations pourtant, qui arrivaient dans des voitures haut de gamme pour lui rendre des visites spontanées, Monsieur Fada a dû être assez champagné par le passé, bien qu'il n'ait jamais mis en avant son influence. C'est par la suite que j'ai découvert que Mr Fada était un ancien diplomate de renom qui, pendant sa longue expérience, avait fait plusieurs séjours à l'étranger, notamment dans les pays francophones. Toujours extrêmement poli et courtois et possédant les manières d'un véritable diplomate, Monsieur Altman était loin d'être un chafouin et avait même l'air d'un petit enfant innocent quand on le voyait s'occuper soigneusement de son vieux véhicule, qu'il appelait affectueusement « mon tap-tap ». C'est cette voiture originaire d'Haïti, qu'il préférait conduire depuis son installation à la campagne, car elle lui rappelait la vie quotidienne d'un « peuple pauvre mais heureux ». Mais il n'avait pas renoncé à toutes ses habitudes cosmopolites, car un jour, à ma grande surprise, j'ai été invitée chez lui pour partager un « ristrette à la suisse ».

Comme il me l'a expliqué par la suite, une petite tasse de ce café serré avait de magnifiques pouvoirs pour rendre même les gens les plus calmes, extrêmement « vigousses ». Une fois chez lui, Monsieur Fada s'est mis à s'excuser pendant de longues minutes pour l'absence du sucre, en m'expliquant que puisqu'il « drachait à la belge » sans cesse ce matin-là et que son précieux « tap-tap » était en panne, il n'avait pas pu se rendre « au dépanneur » à la manière improvisée québécoise pour en acheter. Je lui ai expliqué que j'avais l'habitude de prendre mon café sans sucre et qu'il ne devait pas s'en faire, même si la moitié de sa phrase ne m'était pas tout à fait claire.

Ensuite, il m'a raconté quelques-unes de ses aventures à l'étranger et m'a montré des photos d'endroits absolument magnifiques. J'ai été particulièrement impressionnée par les quantités de neige au Canada, étant donné que dans ma propre région c'est une rareté, et par le fait que « poudrerie » signifie au Québec la neige élevée et tourbillonnée par le vent.

A la fin de notre rencontre je me sentais non seulement enrichie, mais aussi reconnaissante d'avoir pu connaître cet homme extraordinaire. Depuis cet après-midi-là, moi et le vieux Mr Fada sommes devenus de bons amis et il ne cesse de me sidérer par sa nature droite et fervente, ainsi que par ses histoires.

ANONYME - 28 ans - Association l'Accord Parfait - Troyes

Ces fadas de terroristes

En ce jour, je suis endeuillée comme l'est mon pays.

Depuis ce 13 novembre 2015 au soir, depuis cette date, j'éprouve beaucoup de colère et de tristesse, mes larmes coulent à flot.

Je suis française, je suis née dans ce pays, la France.

Je n'ai pas peur de ces fadas de terroristes, ni de même pour mes frères et sœurs. Nous resterons debout en ce 13 au soir, où le pays revit à nouveau un attentat, massacre atroce et horrifiant, baignant nos pieds dans le sang.

Ces terroristes sont à nouveau au seuil du pays pour un attentat suicidaire, sous les ordres de champagnés.

Ces fadas portent en eux la terreur, la mort, la haine, dans leurs regards vides et glaçants.

Leur but précis est de pouvoir faire plus d'une victime. Ils ont commis, par leurs actions, l'irréparable, ce 13 au soir. Ils ont mitraillé avec puissance et froideur, pointant leurs Kalachnikovs vers des centaines d'innocents, qui à ce moment-là se trouvaient assis aux terrasses des cafés, des restaurants, à dîner ou à prendre un ristrette, dans une ambiance douce, chaleureuse et détendue avec pour décor l'illumination des lumerottes qui brillaient de mille éclats sur les façades.

Ces centaines d'innocents avaient en eux la vie...

Leur vie a été fauchée sous les balles de ces fadas de terroristes.

Toutes ces victimes étaient venues juste passer une agréable soirée entre amis ou en famille.

Ces victimes de ce massacre atroce et barbare étaient nos frères et sœurs.

Ils ont été ciblés ce soir-là, injustement, parce qu'ils étaient libres en eux, aimaient la musique, aimaient vivre heureux et en harmonie, dans ce pays, la France.

Aujourd'hui, on gardera en mémoire toutes ces victimes tombées sous les balles des attentats.

Cette même France qui a été touchée dans sa chair, restera debout, ne baissera jamais les yeux, n'aura pas peur de ces terroristes et les combattra avec force et puissance par la guerre, pour que jamais ne meurent les valeurs symboliques de la République qui sont : Liberté, Égalité, Fraternité.

S C
Maison d'arrêt de Dijon

En Hargast

Quel cauchemar ! Je me repassais ce rêve horrible qui m'avait violemment tiré de mon sommeil ; après cette bataille médiévale purement onirique, j'espérais me réveiller dans mon lit, entouré de mon mobilier High Tech et confortable. Il n'en fut rien...

Je me trouvais sur un lit sommaire, fait de paille et de jute, la pièce n'était éclairée que par quelques torches qui diffusaient une **lumerotte** qui ne me permettait pas de voir très distinctement. La porte s'ouvrait avec fracas, un homme **vigousse**, équipé d'une armure rutilante, entra l'air pressé :

- Habillez-vous, vous avez trois minutes ! me lançait-il, d'un ton plus qu'autoritaire.
- Trois minutes ? Ça va être **ristrette** !!!

L'homme me regardait, visiblement, il n'avait rien compris, il tournait les talons et sortait de la pièce.

Il commençait à **dracher**, j'entendais une armée de gouttes marteler le sol alors que j'enfilais les guenilles que l'on avait mises à ma disposition. Je sortais calmement et avant même que j'ouvre la bouche, l'homme enchaînait :

- Kelyan va vous équiper, et nous partirons aussitôt fait !

Un jeune homme à l'allure **chafouine** accourait, seule sa tête dépassait du monticule de protections métalliques qu'il portait à bout de bras. Il m'équipait sans tarder, j'en profitais pour poser mes questions.

L'homme m'a sérieusement pris pour un **fada**, je suis sensé être à son service depuis des années et un de ses meilleurs soldats de surcroît, je sais maintenant qu'il s'appelle Ulbrys et, malheureusement, que ce satané rêve se réalisait petit à petit sous mes yeux. Le jeune Kelyan m'aidait à enfourcher la monture qui m'avait été attribuée et nous partions de suite. Ma première chevauchée fut mémorable, plus jamais je ne me plaindrais de mes trajets matinaux en **tap-tap**.

Ulbrys stoppait notre route en pleine nuit pour se rendre dans ce qui semblait être une boutique de nuit, une espèce de « **dépanneur** » de l'ancien temps. Le tenancier l'accueillait avec une révérence et un trop plein d'égards. Ulbrys était un homme du genre **champagné**, que tout le monde acclame, que tout le monde admire, sûrement à raison, cela me rassurait.

Il me ramenait une cape en fourrure qu'il me sommait d'enfiler :

- Nous allons contourner la montagne et traverser des zones enneigées, vous en aurez besoin !

J'enfilais la cape et quelques minutes plus tard, je constatais que le capitaine ne m'avait pas menti. La neige, soulevée par les sabots des chevaux lancés au galop, produisait une véritable **poudrerie** et me fouettait vivement le visage.

Soirée sans lendemain

Ce matin, je me lève et je vais boire une ristrette au troquet, quand je croise un ami qui me propose de passer la soirée avec lui.... Je lui dis ok et lui demande où nous allons. Il me répond alors :

- " T'inquiète, je gère ! "

La journée passe et, en fin d'après-midi, il vient me chercher avec son tap-tap. Nous voilà partis à l'aventure ! Sans toujours savoir où il m'emmène.

Mon ami, vigousse comme il est, va, c'est sûr, m'emmener dans un endroit insolite... Et moi, fada comme je suis, je vais le suivre !

Sur la route, on va chercher des munitions. A peine sortis de chez le dépanneur, il se met à dracher et ça nous rend dingues !

En repartant, nous rencontrons un champagné qui nous propose d'aller faire la fête chez lui. Vu le temps qu'il fait, nous acceptons. Etant donné qu'il n'habite pas loin, nous prenons notre lumerotte et nous y allons à pied. Au cours de la soirée, il nous fait faire le tour du propriétaire et nous montre fièrement sa dernière acquisition, une berline flambant neuve. Puis la soirée se poursuit à la cave où nous goûtons quelques bons millésimes. Je n'vous dis pas la charouflette¹ !

En fin de soirée, mon sournois d'ami me propose d'aller faire l'after... La pluie a cessé mais il fait toujours aussi froid ! Et nous sommes à pied !

Soudain, il se met à neiger... Avec un air chafouin, mon ami me presse en me disant :

- " Viens ! Viens ! J'ai bicrave en lousdé les clés de la vago du chien de talus² !
Attends-moi devant le garage, on s'arrache ! "

Il démarre en trombe. Au bout de la rue, la neige et le vent ont formé une sacrée poudrerie !

Arrivés au rond-point, mon ami s'écrie :

- " Et merde ! Y a les schtroumpfs³ ! "

Pris de panique, il freine, glisse et se retrouve au beau milieu du rond-point, face à face avec la police !

Contrôle de papiers, alcootest, test salivaire... Maintenant, je sais où aura lieu l'after...

Céline HELLE,
Nicolas BLANCHET,
Benjamin GRENIER,
Marjorie MALLET,
Gelvin SILA MAKAYA,
Samuel BERGER,
Eric RENAUD,
Croix-Rouge française - EPERNAY

1 Terme d'argot désignant une soirée bien arrosée

2 Formulation inspirée du vocabulaire voyageur signifiant : "J'ai volé discrètement les clés de la voiture de l'hôte esseulé"

3 Fonctionnaires de la Police Nationale

Ce matin, je me suis levé à sept heures et demie. Je me sentais **vigousse** pour une fois. J'ai allumé ma petite lumière pour prendre mon déjeuner. La **lumerotte** se reflétait dans le café que j'avais demandé à mon voisin la veille. Je n'ai bu que quelques gorgées car j'avais encore mal à la mâchoire. En effet, j'avais rencontré vendredi dernier un dentiste un peu **fada** qui m'avait démonté une bonne partie de la mâchoire. Je me suis lavé au lavabo, j'avais du mal à me remettre du boucan de la veille. En effet, certains fous de football s'étaient amusés à taper dans les portes toute la nuit. C'était un peu **ristrette** pour trouver le sommeil. Je me suis préparé pour me rendre à l'école. J'ai allumé le voyant pour signaler au surveillant que j'étais prêt à me rendre en cours. Il arriva tel un **tap-tap** au niveau de ma cellule. Il pila devant ma porte, j'entendis un bref coup de clé. La porte sursauta. Il cria : « Ecole ? », j'ai répondu par l'affirmative. Il repartit telle une locomotive vers une autre veilleuse allumée. Ouf ! En allant vers la salle de classe, j'ai croisé mon **dépanneur** de la veille. Je l'ai salué et remercié tant bien que mal avec ma mâchoire en vrac. Il voulait se rendre au sport malgré la pluie qui tombait à verse dehors. J'arrive en cours, un élève à la mine de **chafouin** me serra la main. Le professeur avec son ventre de **champagné** me serra la main à son tour et m'accueillit pour le début de la classe. Mon donneur de café expliqua qu'il ne voulait pas finalement aller en sport car il **drachait** dehors. L'enseignant expliqua qu'aujourd'hui, nous allons faire le concours des « dis-moi 10 mots », il nous demanda si nous connaissions le mot **poudrerie**.

C B
Maison d'Arrêt - Chaumont

Un jour au printemps dernier, dans un pays où la **poudrerie** n'existe pas, nous sommes partis en excursion dans la montagne environnante à bord d'un vieux **tap-tap** à la carrosserie multicolore.

Le chauffeur avait bien du courage de transporter une bande de **fadas** comme nous, une bande de femmes et d'hommes de tous horizons et de tous âges en voyage pour la semaine dans un pays étranger : quelques **champagnés**, d'autres, la mine plus ou moins **chafouine**.

Une des femmes, bien en chair et la plus **vigousse** du groupe, eut tout à coup très chaud. Elle décida sur le champ de retirer ses vêtements. Elle se retrouva tout juste vêtue d'un string et de ses colliers de perles bringuebalantes.

Le pauvre chauffeur, l'apercevant dans le rétroviseur, fit soudain une embardée qui faillit tous nous mettre au fossé ou plutôt au ravin puisque nous étions en pleine ascension et qu'il commençait à **dracher**. De grands cris ont fusé de partout, nous étions tous morts de rire et de peur à la fois.

Notre compagne n'avait sans doute pas toutes les **lumerottes** allumées pour faire une chose pareille.

Pour nous remettre de nos émotions, nous décidâmes de nous arrêter au prochain **dépanneur** ouvert et de boire un **ristrette** ou toute autre boisson bien corsée.

Cette aventure bien réelle restera dans nos souvenirs et nous fera rire encore longtemps.

Aimée, Nadia, Nicolas, Nati, Annik, Chantal, Rossana, Fatima, Sultan, Seher, Ayten, Mustafa - Femmes
Relais 08 - Sedan

Douceur et partage

Le sourire au cœur, je pousse la lourde porte.
La sérénité m'envahit tout de suite.
J'avance dans l'entrée, je ne vais pas trop vite.
Même sous la lumerotte, mon regard m'emporte.

Parfois je croise d'autres gens avant de monter.
Nous échangeons quelques mots et des sourires.
Lorsqu'il drache, chacun traîne avant de partir.
Ici, tout pareil, quidam ou champagné.

En haut, je retrouve ce lieu si familier.
Pas besoin de ristrette pour les jours de suie.
Je viens à la bibliothèque pour chasser mon « ennui ».
L'air chafouin ou songeur, j'erre dans les allées.

Enfin je trouve, j'hésite, je plonge dans les livres.
Lesquels me feront voyager ou pleurer ?
Rire et apprendre, dans tous les cas avancer.
Certains ne laissent pas intacts mais d'autres délivrent.

Chez moi, ils me disent souvent que je suis fada.
Même la poudrerie ne peut m'arrêter.
Pas besoin de Tap-Tap, j'y vais juste à pied.
La promenade est belle quand elle m'amène là.

Dans ce calme vivant, je rencontre d'autres lecteurs.
Une visite ici rend toujours plus vigousse.
Les employés proposent mais jamais ne poussent.
Venir aux ateliers est un vrai bonheur.

Nous nous amusons sans plus penser à rien.
Si les dépanneurs nous sauvent de nos oublis.
Les médiathèques embellissent la vie.
J'invite tout le monde à s'y rendre dès demain

Anne Marie CHAUSIAUX
Médiathèque Vitry-le-François

Petite histoire d'Orient

Dans une ville ronde d'un royaume d'Orient vivait un sultan dont l'amour du beau n'avait d'égal que la cruauté. Les plus belles femmes peuplaient son harem, retenues de force, voilées, dérobées à la vue des autres pour le seul plaisir de leur geôlier. Les chevaux les plus racés occupaient ses écuries sans qu'il ne les montât jamais. Son palais était de marbre et son mobilier orné de cuir de Cordoue, d'un raffinement extrême, recelait des trésors de vaisselle de porcelaine fine, d'argent et de cristal d'une rare pureté, produits de nombreuses rapines. Il se vêtait de la soie la plus douce, côtoyait les meilleurs artistes et savants de l'époque et passait son temps à admirer ses possessions, laissant les affaires du royaume entre les mains d'un vizir au visage CHAFOUIN et d'une poignée de CHAMPAGNÉS.

Dès le matin, la cour se transportait à la porte de Bassora pour admirer le ballet des caravanes chatoyantes comme d'exotiques TAP-TAP qui approvisionnaient les DEPANNEURS de la casbah et des souks voisins en fruits ou en épices odorantes. La journée s'écoulait dans le parfum des amandiers ou des orangers en fleurs. Les conversations diverses se mêlaient aux démonstrations variées dans la fraîcheur des rives du Tigre. Puis, le soir venu, le sultan se retirait dans ses appartements pour siroter un RISTRETTE, boisson au goût amer, héritage d'un ambassadeur étranger. Il admirait ses danseuses, écoutait de la musique éclairé d'une LUMEROTTE ou contemplait ses clepsydres dont les automates l'amusaient beaucoup. On prétendait même qu'il avait offert la plus belle à l'empereur d'un lointain pays où il DRACHAIT sans cesse.

Une seule ombre assombrissait le ciel du grand homme : Abbas le FADA. Il errait dans les couloirs du palais, vivait de l'aumône de ses hôtes et s'il n'était pas beau, il possédait une chose qu'Aroun désirait par-dessus tout, l'art de la poésie. Dans sa bouche le moindre mot sonnait comme la plus suave des mélodies et ravissait le sourire et le cœur de celles qui l'écoutaient. Des femmes du peuple aux princesses, toutes étaient sous le charme du poète en guenille. Après avoir prié et supplié le vagabond de lui révéler son secret, las de ne pouvoir l'égaliser, après maintes tortures où les cris des perroquets couvraient les hurlements de douleur, le sultan décida de supprimer le rimeur. Et un matin, d'un coup de cimeterre violent, au milieu de la salle du trône, il embrocha le jeune homme.

Rapidement informées, les femmes du harem, Validé en tête, se précipitèrent dans la galerie qui entourait la pièce. Les kadines, les concubines et même les odalisques des plus récentes razzias s'agglutinèrent pour tenter d'entrevoir au travers des moucharabihs l'horreur de la scène. Quand le dernier souffle de vie eut quitté le corps du jeune homme, elles se ruèrent dans la salle, muettes de stupeur, les unes pleurant, les autres se tordant les mains de désespoir. Nul eunuque, si VIGOUSSE fut-il, ne put les arrêter. Elles s'approchèrent de celui qui les avait tant fait rêver, étendu sans vie, au milieu d'une flaque écarlate. Peu à peu, le bruit cessa et les larmes vinrent se mêler au sang.

Mais dès qu'une perle de chagrin tombait au sol, un bouton floral s'élevait vers le ciel. Bientôt, la salle ressembla à un jardin luxuriant. Les jasmins s'enroulaient gracieusement autour des colonnes des baldaquins pour retomber en cascade odorante. Les volubilis s'insinuaient entre les fauteuils des conseillers et le trône d'or et de pierreries disparaissait sous une nuée de roses blanches, aussi pures que les pensées d'Abbas. Soudain une rose plus grande, plus belle et plus odorante s'épanouit devant le calife. Au bout d'une solide tige vert émeraude supportant des feuilles diaphanes, une corolle de pétales soyeux, écarlate comme le plus beau des rubis s'ouvrait en exhalant un parfum de paradis. Elle capta instantanément l'attention du sultan qui, apeuré des conséquences de son geste, restait en retrait. Fasciné, il s'approcha, d'abord doucement puis de plus en plus vite du siège où la belle rayonnait ; il enjamba le corps du poète et s'inclina pour respirer à pleins poumons la senteur merveilleuse. Il se pencha si près qu'enivré, il tomba en avant dans un cri de stupeur qui se mua en hurlement. Quand il retrouva l'équilibre, la rose était devenue aussi blanche que la POUDRERIE du nord lointain.

Mais le visage de l'homme était d'un carmin profond. Des dizaines d'entailles causées par les épines de la merveille laissaient échapper des filets de sang et au milieu de ces chairs tuméfiées, deux épines plus grosses que les autres avaient crevé les yeux d'Aroun, le privant à jamais de la beauté du monde et le laissant à la merci d'une meute déchaînée que l'odeur des fleurs, la vue du sang et le chagrin avaient rendue hystérique...

Pascale BAUDART CORVINI
Médiathèque Vitry le François

Un **Champagné**, buvant du champagne, loin de sa campagne d'Aubagne était loin de se douter que des **fadas** sortis du bague allaient tuer des hommes et leurs compagnes. Il regrettait son ancienne vie de **dépanneur** de village, assis ce soir, pensif, la tête dans les nuages.

Le vent soufflait fort, annonçant une tempête terrible. Soudain, il **drache** des balles comme un orage qui gronde fort, des innocents sont pris pour cibles.

Il boit par la suite plusieurs **ristrettes** pour se réveiller, d'un cauchemar bien réel, des filles gisent là sur le pavé.

Les tueurs sauvages pendant ce temps s'enfuient, couverts par le son des sirènes qui ne cessent de pleurer cette nuit.

Elles ont l'allure de **tap tap** rouillés, dans cette nuit triste et froide où plus rien ne brillait.

Paris, la ville lumière, s'est éteinte l'espace d'un temps, nos cœurs porteront sa **lumerotte** même à contrevent.

L'espoir de jours meilleurs alimente nos pensées, malgré la tristesse de toute la France pour nos enfants lâchement assassinés !

Cet hiver dans la **poudrerie**, j'imagine des visages d'anges qui rient. Une belle jeunesse **vigousse** aux traits **chafouins**. Dans nos esprits, leur souvenir ne mourra jamais, ils vivront dans le paradis de nos cœurs en toute liberté.

A B

Centre de détention - VILLENAUXE LA GRANDE

On voit souvent à la télévision des personnes s'étirer au réveil après avoir cogné l'appareil qui fait du bruit. Moi, ce n'est pas mon cas. Je préfère le débrancher. Je me traîne jusqu'à la cuisine avant de passer à la salle de bain. J'ai besoin d'un **ristrette** dès le réveil pour sortir ma tête de ce brouillard infernal. J'ai l'impression que la fatigue m'empêche de trouver les dosettes. En réalité, je ne les trouve pas car je n'en ai pas. Je suis venue à cette conclusion en me rappelant avoir utilisé la dernière pour mon café d'hier. Respire, calme-toi, réfléchis. Il est 5h mais il y a toujours une solution : je n'ai qu'à aller voir le **dépanneur**. Le passage à la douche est maintenant et exceptionnellement prioritaire au café. J'enfile un minimum de vêtements, mets mon manteau, prends mes clefs et fonce en bas de la rue sous une pluie terrible. Ça **drache** dans tous les sens et me voilà trempée davantage quand j'arrive devant la boutique. En passant la porte, je percute quelqu'un. Un homme charmant, un peu **chafouin**, avec un sourire magnanime et enjoliveur. Ce genre d'homme qu'en temps normal j'aurais désiré et craint à la fois tant il est beau. Je n'ai pas le temps de sourire à mon tour, je m'excuse et il baisse la tête avant de disparaître derrière le **tap-tap** décoré de dessins de personnes heureuses et de petits cœurs, si ironique. Ce véhicule appartient au teneur de la boutique, lui qui m'observe en ce moment comme s'il n'avait rien d'autre à faire. Un petit bonhomme **vigousse**, **fada** de voyage et pourtant coincé dans cette petite boutique. C'est le **champagné** du coin, il connaît tout le monde et tout le monde le connaît. Je note qu'aujourd'hui, la lumière qui éclaire la pièce est faible. Jusqu'ici, je n'avais pas remarqué que ce n'était qu'une **lumerotte**. Parfois, elle saute. Je me dis que ce doit être la faute au sale temps dehors. Je me mets à trembler en attrapant mon article. Le temps presse, dans tous les sens du terme. Je veux rentrer chez moi me sécher avant de tomber malade et boire un bon café chaud, ça devient urgent. En caisse, je trouve le gérant en train de discuter avec sa clientèle. Je m'impatiente, je tape du doigt sur ma dose, j'observe les alentours et ses posters. Il y avait de superbes images de paysages fantaisistes. Une forêt aux arbres immenses, des rayons de soleil transperçant les feuillages, mille et un oiseaux traversant le ciel sous les nuages d'un décor de rêve océanique, une **poudrerie** magnifique, une neige tourbillonnant grâce au vent invisible de la montagne, tant de subtilité attrapée dans cette image ; et une famille du bout du monde souriant et se donnant la main devant l'objectif. Néanmoins, je n'arrive pas à m'apaiser devant tant de splendeur, je ne pense qu'à rentrer dans mon petit appartement et boire un café sous ma couette à côté d'un chauffage chaud. Arrivant chez moi, j'éternue. Cette journée s'avère commencer mal.

Mélanie BARATA
E2C Chaumont

A bientôt !

Je t'écris aujourd'hui ces quelques mots.

Toi qui, pendant des années, m'as élevé, tu étais si **vigousse** et **chafouin** afin de toujours m'aider. Sans toi, je serais devenu **fada**, seul et perdu ... avançant seul et me retrouvant dans la rue sans ces **lumerottes** qui ne peuvent éclairer ma vue.

Tes décisions prises, tel un homme **champagné**, sans peur, ni crainte de tout faire échouer.

Nous n'avons jamais été **ristrette**, grâce à ta volonté et ta capacité à tous nous guider.

Je me souviens de ce matin, quand le **tap-tap** est passé, main dans la main nous nous étions dirigés vers le **dépanneur** du quartier.

Quelle magnifique journée !

Aujourd'hui tu es parti et fait de mon cœur une **poudrerie**.

Promis, j'essayerai de ne pas être triste, même si au fond de moi, tout est pire qu'une journée où il a **draché**. Je te laisse maintenant, mais sache qu'un jour, nous serons à nouveau réunis.

Alexis GOSC
E2C ROMILLY-SUR-SEINE

Vendredi 13 novembre 2015

En France c'est la guerre,
C'est l'agonie sur la terre,
Certains croient au paradis,
Mais c'est l'enfer.
La France a peur,
La France en pleure.
La France touchée mais pas ko.
Ce soir au Bataclan,
Ce n'était pas des balles à blanc,
Partout était le sang,
Le choc était violent.
Ces balles de kalash
Tirées par une bande de **fadas**,
Tirées sur des innocents, au concert du Bataclan.
Ils se servent du **tap tap** pour s'enfuir
Partout ces corps noyés dans le sang.
Voir ces familles en pleurs déposant des **lumerottes**.
Trop de sang a coulé,
Trop de familles effondrées,
Ensemble on va stopper
Tout ce qui a commencé.

Morgan MARTIN
E2C ROMILLY-SUR-SEINE

L'anniversaire de mariage

Un matin, comme tous les autres matins, devant deux **ristrettes** et une biscotte, René demande à Lucette ce qu'ils vont bien pouvoir faire de cette nouvelle journée de retraite. Lucette hausse les épaules quand René lui propose de jouer au scrabble. Elle voudrait plutôt préparer leur fête d'anniversaire de mariage, qui s'annonce compliquée puisque René est originaire de Belgique et que Lucette, elle, vient du Canada. Les deux familles sont éparpillées dans différents pays du globe. Il y a la cousine du Canada, celle qui fabrique du sirop d'érable, chez qui ils sont allés passer quelques jours et dont le matelas à air a explosé sous leur poids, ils ont dû aller au **dépanneur** en pleine nuit et sous la **poudrerie** pour acheter des rustines ! Il y a le neveu de Belgique qui a cinq enfants qui font les quatre cents coups, chez qui ils sont allés sous les **draches** de l'automne, et dont le petit dernier pisse partout comme le Manneken Pis de Bruxelles ! Et les plus grands s'amuse à faire d'affreux fantômes avec des **lumerottes** creusées dans des citrouilles ! Il y a surtout leur propre fils qui était ingénieur chez Airbus, et sa femme, qui était gérante d'un grand restaurant à Toulouse, qui ont tous les deux plaqué leur travail pour aller fabriquer des savonnettes en Provence ! Complètement **fadas** ces deux-là ! Depuis, ils n'ont plus aucun week-end libre ! Il y a aussi le parrain de Lucette, qu'elle adore, un grand bûcheron **vigousse** ; mais elle n'aime pas sa **chafouine** de femme, une suisse mal fringuée et intrigante. Il y a l'ami d'enfance de René, celui qui vit au Congo parmi les forêts et les animaux sauvages, que les tribus du coin surnomment le « **champagné** » et qui a juré de ne plus revenir en Europe. Il y a enfin le frère de Lucette qui est conducteur de **tap-tap** en Haïti, qui est radin comme Picsou, et qui ne débourserait pas un centime pour traverser l'Atlantique ! Une famille vol-au-vent, éparpillée, mais surtout composée de personnages farfelus ! Cet anniversaire va finir en baguette de pain, camembert, saucisson et canon de rouge, Lucette et René en tête à tête !

Martial BERTHE
La Sève et le Rameau

Lumerotte

Quand nous sommes arrivés en France, tout ressemblait à la lumerotte du fond d'un tunnel profond où nous avons perdu l'espoir. Qu'y avait-il derrière cette lumerotte effrayante ?

Nous ressemblions à des fadas, nous ne comprenions rien, tout était si différent de ce que nous avons laissé derrière nous, tout, les gens, la culture, la langue.

Nous étions inquiets, mais nous avons rencontré des gens.

Ils nous ont montré que tout ce que nous craignons était faux. Ils nous ont offert leur aide.

A ce moment, nous avons réalisé que la drache effrayante qui avait envahi notre âme s'était transformée en beau soleil. Pour cela, nous sommes reconnaissants à la France de nous avoir accueillis au CADA pour le grand soutien qu'il nous donne et pour LMT qui nous encourage à apprendre la langue et à comprendre mieux que, avec la volonté et la confiance, tout est possible.

Faviola GJORRETAJ
Lire malgré tout (08)

Secret d'un berger

Dans sa campagne montagnaise des Basses Alpes, où poussent des ronces et certaines herbes indigestes, dont seuls les moutons et chèvres du berger peuvent se délecter, mais aussi y accéder, dans ce désert caillouteux, au sol aride, quelques chênes résistants ont survécu au temps des déboisements et des incendies de l'année mille neuf cent soixante-cinq.

Chaque automne, le berger **vigousse** ramassait des glands. Il les rapportait dans sa bergerie pour les stocker. L'hiver venu, lors de **poudreuses** importantes, il emportait sa récolte dans de petits troncs creusés et fabriqués par ses soins.

Éclairé par une **lumerotte**, il reproduisait inlassablement ses gestes minutieux et précis avant de déposer ses plantations dans des endroits protégés de la neige et suffisamment éclairés.

Pour les villageois, il était un simplet, un **fada** ; ils aimaient le chambrer à chaque fois qu'il descendait se ravitailler en nourriture.

Le berger, quant à lui, souriait aux moqueries de ces **chafouins** médisants. Son calme et son assurance en décourageait plus d'un.

Chaque printemps, il s'éloignait de son troupeau, les bras chargés de ses petits pots de plants, puis il s'arrêtait, en cours de chemin, s'accroupissait, observait et à l'aide d'un plantoir sema le premier petit arbuste, prémisse d'une immense forêt.

Il se mit à **dracher** ce qui interrompit cette plantation, qui ne reprit que le lendemain pour se poursuivre jusqu'à l'automne.

Durant des années, il continua sa noble et dure tâche. C'est seulement deux décennies plus tard, que le berger dévoila son modeste secret à son petit-fils.

Ce dernier fut stupéfait de découvrir cette immense forêt dans un endroit si aride. De jeunes et robustes chênes peuplaient dorénavant ce lieu devenu merveilleux. Dans la clarté espacée des allées d'arbres apparaissait une flore vivace et une faune épanouie et furtive.

L'enfant émerveillé se jeta dans les bras de son Grand Père très ému. Ils descendirent côte à côte la montagne à pied, puis arrêterent un **tap-tap** qui les déposa au centre du village.

Ils profitèrent de l'occasion pour acheter un peu de café dans le **dépanneur** de ces lieux. Mais en ressortant, ils croisèrent le **champagné** du village, qui les invita à boire un **ristrette** dans le seul bar de ce bourg.

Les discussions allaient bon train, mais à la tombée de la nuit, ils se séparèrent pour rejoindre leur logis afin de se reposer.

L'enfant s'endormit de fatigue en rêvant de cette majestueuse forêt, œuvre de son Grand-Père.

Cette année, en lisant le livret du concours, je me suis dit :
« C'est écrit bien petit, et puis, qu'est-ce que c'est que ces drôles de mots ? »

Voyons, voyons...

Chafouin : bon celui-ci je connais, des petits rusés, on en connaît tous, non ?

Lumerotte : celui-là, je ne le connaissais pas, chez moi quand on parle de petite lumière, on dit « une loupotte » !

Dracher : j'avoue savoir ce que cela veut dire, parce que c'est comme ça qu'on dit pleuvoir chez les Chtis !

Ristrette : et pourquoi pas Rissetto comme disent les Italiens, ils sont drôles ces Suisses !

Et ce n'est pas fini,

- Fada : je n'en connais pas, moi, des Fadas, ils sont tous dans le sud !

- Vigousse : non, je ne vois pas !

Ce n'est qu'après avoir lu la définition que je me suis dit qu'à 85 ans, faut pas trop en vouloir, ceci dit, je ne me plains pas.

Tiens, voilà une expression que j'ai trouvée très bizarre :

- Champagné : moi qui suis Champenoise, je n'en ai jamais entendu parler ! Ici, quand on parle des personnalités, on dit « le gratin, le haut du panier, les huiles... » mais pas les Champagnés, quelle drôle d'idée !

Bon passons ! Les tap-tap, en voilà un nom, un car, c'est un car !

Sans parler des dépanneurs, parce que figurez-vous que chez moi, un dépanneur, c'est le bonhomme qui répare ce qui est cassé, ce n'est pas un petit commerce !

Et pour en finir avec cette curieuse liste, la poudrerie... poudre de riz, me suis-je dit, c'est pour se maquiller, ça ! Eh bien non, pas du tout ! c'est de la neige...

Ça y est, la liste est finie ! Même si c'est vrai que ces nouveaux mots m'ont donné bien du mal, je vous remercie, car grâce à vous, malgré mon âge, j'ai fait marcher ma tête et appris beaucoup de choses.

Comme quoi, on apprend à tous âges !

Je suis très fière de vous transmettre ce petit texte, fait avec tous ces nouveaux mots.

Mme TOUBANCE
EHPAD J Collery Ay Champagne

Catégorie :

Ateliers Jeunes

Un soir un vieux *dépanneur*
Le regard perdu regardait les heures défilier dans son coeur

Il se souvenait de cette vieille pitrerie
Qu'il faisait quand le vent soulevait cette fine neige qui produisait des *poudreries*

Rien n'aurait pu le sortir de cette pensée que ça soit un *ristrette*
Comme les souvenirs de son adolescence des bruits de mitraillette

Parce que plus important il se souvenait de cette fille dont il était *fada*
Cette fille aux cheveux bruns et aux yeux bleus qui s'appelait Amanda

Quand il était jeune pour elle il rêvait d'être un *champagné*
De posséder une petite ville où ils auraient pu régner

Ensemble il n'aurait pas roulé dans un vieux *tap-tap*
Parce qu'il n'aurait pas fait de sa vie un handicap

Et plus les heures passaient plus il se détachait
Il ne remarquait même pas qu'une *drachée* avait commencé

Que sa petite rue était devenue sombre, seulement éclairée par de faibles *lumerottes*
Qu'on aurait pu se croire au fond d'une grotte

Cet homme avait aujourd'hui le regard *chafouin*
Des personnes le comparaient à un babouin

Mais c'était seulement un vieil homme *vigousse*
Qui habitait à la cambrousse.

Allan MARTICORENA,
BTP CFA AUBE

Tu peux aller plus vite ?
Appuie sur le champignon
Pour que j'arrive à l'heure.
Tu peux klaxonner chauffard de pacotille
A risquer tout son argent dans les transports
Pour tout le monde qui paie pareil que moi.

Augustin DURAND
BTP CFA AUBE

Noël en famille

Il y a un père de famille un peu champagné,
Qui part du travail alors qu'il n'arrête pas de dracher.
Ce père était un peu fada, désespéré
Et voulait absolument rentrer.

Il aurait voulu regarder par la fenêtre
Et enfin voir la neige apparaître
En approchant Noël, c'est ce que tout le monde devrait souhaiter
Mais à part lui, personne ne semblait s'inquiéter.

Cette fête est importante pour un père de famille
Qui attend avec impatience Noël pour voir les yeux de ses enfants qui brillent
Pendant son travail pour se tenir éveillé
Il prend toujours un ristrette très peu sucré

En repartant chez lui le soir déçu
Il remarque des tap-tap et des lumerottes dans la rue.
Ses enfants, en rentrant, lui sautèrent dessus
Joyeux et impatients d'être le matin venu.

Ils souhaiteraient voir sous leur beau sapin
Une montagne de cadeaux et surtout un chien
Toute la famille était réunie
Pour passer de bonnes fêtes et une bonne nuit

En attendant ce matin tant attendu
Un dîner formidable et fort bien tenu
Mais il avait oublié le plat principal
Une dinde farcie au foie gras, formidable !

Les parents se dépêchèrent d'aller au dépanneur
Pour corriger vite cette erreur
Dans le magasin à l'heure du coucher
Ils furent surpris de croiser un champagné

Ces personnes avec cet air hautain
Me semblent très chafouines
De retour chez eux ils ne furent pas surpris
De voir leurs enfants en pleine euphorie

Le matin était là, les enfants et les parents levés
Ils peuvent commencer à ouvrir les cadeaux sous cette poudrerie, qui semble les impressionner
Cette fête les réunit sa famille et lui
Et donne un sens à leur vie

Joris GILHARD
Lycée de la nature et du Vivant - SOMME-VESLE

Un vieux couple pas comme les autres

C'était un monsieur très vieux mais intelligent ! Tout le village le surnommait la **vigousse** ! Toujours accompagné de sa Belle, ils avaient tous deux un quotidien répétitif. Elle était plutôt **chafouine** et pas très sociable, tout le contraire de ce vieil homme **champagné**. Malgré leurs différents caractères, ils s'aimaient et cela depuis 10 ans. Elle ne sortait jamais sans son joli collier orné de diamants qu'il lui avait offert à leur rencontre. Lui, gardait toujours sa canne où étaient gravées leurs initiales... Belle preuve d'amour, non ? Il se l'était offerte pour leurs 10 ans de vie commune.

Ils dormaient toujours côte à côte, et se réveillaient grâce à la **lumerotte** de la vieille lampe de chevet. Tous les matins, c'était la même chose ! Elle faisait ses étirements sur le lit, pendant que lui s'habillait tant bien que mal. Il lui servait son petit-déjeuner avec beaucoup d'amour en faisant bien attention à lui servir son plat préféré, sinon cette dernière refusait de manger !

Après avoir fini de manger, ils se rendaient à bord du bon vieux **Tap-Tap**, au café du meilleur ami du vieil homme. Une fois arrivés sur place, lui, rentrait dans le café pour boire son habituelle ristrette pendant qu'elle l'attendait dehors en terrasse. « Tu es complètement **fada** de l'emmener au café avec toi ! T'sais très bien que j' la veux pas d'dans ! Regarde comme il drache en plus, elle va choper mal ! ». Le vieil homme ignorait ce que lui disait son ami, c'était sa vie, pas la sienne. Et puis après tout, si elle ne voulait pas venir, elle n'avait qu'à rester à la maison ! C'est elle qui insiste pour venir tous les matins ! Et puis ça ne lui fait pas de mal de voir du monde. En trois gorgées, il avait avalé sa ristrette et était prêt pour repartir voir sa Belle, qui l'attendait avec impatience !

Sans perdre de temps elle le tira par ses vêtements jusqu'au coin de la petite ruelle où se trouvait le **dépanneur** du village. Elle adorait ce magasin et était émerveillée par tant de choix ! Le vieil homme céda toujours à ses moindres caprices, il n'aimait pas la voir malheureuse. Et comme tous les matins, ils ressortirent avec deux sortes de gâteaux, qu'elle, par gourmandise, engloutissait en cinq minutes, pendant que lui les gardait bien au chaud dans sa poche.

Durant leur balade, elle se trémoussait devant lui en regardant le paysage, les oiseaux qui volent, les chiens qui passent, les vitres des magasins de charcuterie... Lui, marchait lentement derrière en s'aidant de sa canne. Ils traversèrent le parc pour rejoindre le **Tap-Tap**, et virent un chien errant se diriger vers eux. Elle fut prise d'une crise de panique, son compagnon donna sans hésiter un coup de canne sur la tête de ce dernier pour le faire fuir. Le vieil homme l'a pris dans ses bras en lui disant : « Mais ne t'inquiète pas ma Belle, ils ne vont rien te faire, les autres chiens ! », Belle lui fit alors une grosse léchouille sur le visage en guise de remerciement.

ENCAUSSE Charlie
DEJARDIN Océane
Lycée de la nature et du Vivant - SOMME-VESLE

L'étoile du village

Une nuit d'hiver glaciale et sombre où somnolait un petit village d'une trentaine de personnes. Le jour des vacances de Noël, les enfants du village de Trudan rentraient à pied de l'école avec un visage si terne et si triste, à s'en diriger vers un chemin de la mort. Certains pleuraient, d'autres marchaient la tête haute mais tous avec ce visage rempli de peur à l'idée de rentrer chez soi. Les parents les attendaient devant leur maison d'un air fada et hypnotisé par le rayonnement de l'étoile, au sommet du gigantesque sapin, implanté au beau milieu du village. Attrapés par la main, les enfants entraient aussi vite que le souffle du vent, à l'intérieur de leur demeure. Le village était désert. Cette étoile déposée comme par magie était à l'origine d'une histoire abominable.

Il y a 30 ans, le soir de Noël, Mr et Mme Mandru et leur petite fille Judith âgée de 6 ans, s'apprêtaient à recevoir des invités pour passer un doux et agréable Noël. Des cadeaux sous le sapin et des odeurs de biscuits embaumaient la maison. En attendant les invités, Judith demanda à ses parents d'aller s'amuser. « Ne va pas trop loin ! » répliqua sa mère. Comme tous les enfants, elle adorait jouer au bord du lac à proximité du village. Seule au bord, le dos tourné au village, des enfants d'un air chafouin s'approchaient discrètement de Judith. L'un d'entre eux poussa un cri strident, Judith, prise de sursaut, tomba dans l'eau gelée sous les airs moqueurs de ces derniers. Malgré les cris de Judith, le froid et la glace l'emprisonnaient au plus profond du lac. Depuis ce jour, la magie de Noël se transforma en un chaos désastreux.

Cette étoile apparaissait en mémoire de Judith éclairant sous la poudrière l'ensemble du village. Les nuits étaient longues et les cauchemars apparaissaient. Les cris survenaient lorsque la peur s'emparait des maisons. L'esprit de Judith contrôlait tous les parents et hantait les enfants les soirs de Noël, tandis que la lumière de l'étoile scintillait comme jamais pour que tout le monde se souvienne de sa mort.

TRUFFIER Michaela
MARANDON Orlane

Lycée de la nature et du Vivant - SOMME-VESLE

Ce matin, comme chaque matin, en me levant, j'allume mon poste de radio. Et là, j'entends une terrible nouvelle. Un **fada** a pris en otage un groupe de personnes dans un café, à l'autre bout de ma ville. Des pauvres gens y étaient venus boire leur **ristrette** avant d'aller travailler. D'après les médias, le forcené, un homme plutôt grand, d'une trentaine d'années, serait seul. Des témoins disent que sous sa cagoule, ils ont pu remarquer son air **chafouin** et déterminé. Habitant à quelques rues des faits, je décide de me rendre sur place. Je suis pompier volontaire et dans une telle situation, mon aide peut être appréciée. Malheureusement, ce matin, ma voiture ne veut pas démarrer. Sans attendre, je vais voir mon ami le **dépanneur**, qui tient la petite épicerie en bas de mon immeuble, afin de lui emprunter son véhicule pour me rendre sur les lieux du drame. Je m'étais pourtant promis de ne jamais monter dans ce vieux **Tap-Tap** repeint aux couleurs de l'arc en ciel et qui fait un boucan d'enfer. Le ciel était noir et on sentait qu'il allait **dracher**. J'étais alors obligé d'allumer les **lumerottes**, qui servaient de phares à la petite camionnette, pour y voir plus clair. Ni une, ni deux, un orage éclata et la pluie battait le bitume telle une **poudrière** de haute montagne frappant le visage des skieurs. Arrivé sur les lieux, je remarque un attroupement de gens anormalement calmes, vu la situation. La rue était bouchée par des camions, des camping-cars et d'un tas d'ustensiles qui ne ressemblaient pas au matériel utilisé par les forces de l'ordre pour une telle mission. Je ne remarque pas, non plus, la présence de **champagné** ou autres acteurs politiques présents d'habitude quand il se passe quelque chose de grave. La seule personne que je remarque, c'est un vieux monsieur qui, malgré un âge avancé, gesticulait dans tous les sens et faisait preuve d'une **vigousse** incomparable. Il arpentait la rue de long en large, il criait dans un porte-voix et avait l'air, à lui seul, de diriger la manœuvre. En m'approchant, un agent de sécurité m'ordonne de ne plus avancer sous peine de déranger le tournage du dernier film d'action d'un réalisateur très connu. Mais quel était le rapport avec une prise d'otages ? Aucun effectivement. Je viens tout simplement de me rendre compte que nous sommes le premier avril et que j'étais la victime d'un canular savamment organisé par quelques-uns de mes amis. Maintenant, en me levant, avant d'allumer la radio, je regarderai le calendrier.

Redouane BAYAZA
Maïssa BOUSSEKINE
Rayan ZENASNI
MJC Albert SCHWEITZER Saint-Dizier

MA FAMILLE

Je vais vous parler de ma famille, tous fadas autant l'un que l'autre.

Ma mère est une personne très vigousse, c'est le soleil de la maison. Elle sourit souvent et adore les ristrettes, contrairement à moi qui ne supporte pas ça.

Mon petit frère est un chafouin de première. Il ne cesse de courir partout, c'est une pile électrique. Plus grand, il veut devenir militaire. Moi, je ne suis pas très enchantée, mais mon dieu, que je l'adore malgré tout ! Je me souviens, étant petit, il adorait se cacher dans le tap-tap de mon père, qui lui, est un champagné remarquable. Les gens disaient même qu'il avait autant de contacts qu'un ministre.

L'hiver, avec ma petite sœur, on prend souvent notre lumerotte pour admirer la poudrerie avant l'arrivée du Père Noël. Elle me demandait de la porter pour essayer d'attraper les flocons de neige. Et quand il neigeait bien, on faisait les anges, allongées au sol, on s'amusait comme jamais.

Il faut avouer, les Noël sous la neige en Ardennes se font rares. Nous connaissons plus la drache. Mais, ce que j'adore pendant Noël, c'est de voir que tous les dépanneurs du coin sont décorés et cela met de la magie plein les yeux des petits.

Voilà, ma petite famille de fadas, mais tellement aimable.

Victoria HERMAND
E2C, Montcy-Notre-Dame

JOHN

John n'est ni chafouin, ni champagné, mais il est vigousse. Il travaille pour un dépanneur. Il a un super tap-tap avec plein de décos. Il l'adore. Aujourd'hui, il livre des oranges à la superette. Pas de chance ! Il les livre sous la drache et en pleine nuit en plus. Il allume donc ses deux petites lumerottes. Que c'est ennuyeux ! Heureusement qu'il a prévu un ristrette. Il aurait préféré jouer avec son chien Chouky. Il est un peu fada, Chouky. Une fois, il s'est mis à aboyer sur une fleur. Bref ! ... John aime sa vie, et moi, je trouve qu'il faut en profiter tant qu'on le peut car la vie n'est pas éternelle : c'est comme la poudrerie.

Nathaniel CUTRONA
Ecole élémentaire Adriatique REIMS

Un soir d'hiver...

A l'arrêt situé en face du dépanneur, je quittai le tap-tap anxieusement. Quand, soudain, une jeune femme passa à vive allure devant moi et fit tomber son bracelet. *Elle ne s'en est pas aperçue*, songai-je. Je m'empressai de le ramasser avec jubilation avant que la poudrière ne l'emporta. Mes mains étaient gelées, je contemplai le bijou en or muni de diamants argentés et garni d'un petit cœur en bronze.

Je la suivis quand un drache inattendu domina Manhattan. Je pus apercevoir la jeune femme pénétrant dans un salon de café ; je fis de même. Elle s'installa à une table. J'étais anxieux à l'idée de l'aborder. Mais après quelques secondes de répit, je vins à sa rencontre.

- Excusez-moi ?

A ces mots, je me mis à trembler. Je sentis mon ventre se nouer. Elle leva son visage rempli de larmes qui coulèrent tout le long de ses joues.

Elle avait le teint blafard, de longs cheveux blonds écarlates et des yeux vert émeraude. Elle murmura un « oui ? » et elle me proposa de m'installer à sa table. La jeune femme devait avoir environ la trentaine ; mais je n'en étais guère sûr.

Une jeune serveuse sénégalaise vint prendre notre commande. Nous optâmes pour un ristrette, un café très fort qui paraissait divin.

La Sénégalaise chafouine revint dix minutes plus tard nous le servir. J'effleurai délicatement mes lèvres sur la tasse. Je sentais le liquide chaud couler le long de ma gorge.

Je posai le bracelet sur la table.

-Vous l'avez égaré en sortant du tap-tap.

Elle sécha ses larmes. Et repoussa le bracelet. Et ôta son polo jaune paille. De la sueur coulait le long de son front. La jeune femme paraissait anxieuse ou fada : elle regarda autour d'elle comme si elle était suivie ou était-elle tout simplement en manque de drogue ?

Comme elle ne semblait pas champagné, je m'inquiétais pour cette jeune femme.

- Tout va bien ?

Elle se leva brusquement, resta neutre, ferma ses paupières et prononça d'un ton apaisé, serein...

- Monsieur, sachez que le passé est passé, le présent est maintenant et le futur n'existe pas encore...

Puis elle partit.

Le lendemain, à l'aide d'une lumerotte, je lus le journal « *the New-York Times* » et je vis que la jeune femme était retrouvée morte de froid dans son véhicule pourtant elle était vigousse. Je sortis le bracelet de ma poche et le serrai très fort. J'ignorais qui elle était mais une sensation bizarre s'était produit en la voyant et je ne saurais guère l'expliquer.

Manon BEAUDET
Médiathèque Vitry-le-François

Le **tap-tap** de Jean

L'autre jour, je suis partie en vacances à Tahiti quand je me suis souvenue de Jean. Jean est un ami de Tahiti qui possède un tap tap. C'est comme un bus rafistolé. On m'a dit que le tap-tap est son nom car les amortisseurs sont vieux et qu'à force on a mal aux fesses. Le sien est bleu clair avec des banderoles blanches et des fleurs jaunes. Il y a marqué « Stop à la drogue ».

Jean est grand et brun. Ses habits sont toujours colorés. Il porte souvent un tee-shirt à fleurs, un short et des tongs. Il a toujours le sourire, c'est pour ça que les personnes préfèrent monter dans son tap tap et pas dans un autre. Il adore chanter et parler en créole avec les passagers.

Un jour, j'ai demandé à Jean : « Mais pourquoi tu l'as acheté ? » Jean m'a répondu qu'il l'a acheté pour aider les personnes âgées ou bien celles qui n'ont pas le permis. En fait, Jean est généreux. Il fait tout ça pour des personnes qui n'ont pas beaucoup d'argent ou ne peuvent pas physiquement se déplacer seules. Il y a un atout, c'est que ce n'est pas cher du tout. Jean est mon ami et j'en suis fière.

Amélie DUBAS
Initiales - Chaumont

Catégorie :

Individuel Adultes

L'espoir en noir

Mon voisin est grand. Il a la peau aussi noire qu'une olive qui brille sous la chaleur du soleil. Il a les yeux aussi luisants que du diamant. Il a des mains qui sont aussi *vigousses* que creusées par le travail. Mon voisin a un sourire aux dents porcelaine qui dessine des rayons de bonheur autour de son regard.

Mais les gens disent de lui qu'il est *fada*. Les gens parlent, racontent, le regardent, l'observent, le critiquent et l'injurient parfois, en cachette. Les gens pensent qu'il est dangereux et que ses mains pourraient étrangler une grand-mère ou je ne sais quoi d'autre.

Mon voisin aux yeux d'ébène s'est dégoté un *tap-tap* dont il n'est pas peu fier. Il aime l'entendre pétarader à qui mieux-mieux ou ronronner les jours de bonne humeur mécanique. Il aime s'arrêter devant la vitrine du dépanneur, qu'il *drache* ou qu'il y ait de la *poudrerie*. Il aime aller acheter ses bonbons, remonter dans son *tap-tap* et, sans attendre, les savourer un à un, doucement, les yeux mi-clos.

Et les gens observent son train-train, ou son « *tap-tap* » devrais-je dire. Ils scrutent ses habitudes, ses petites folies de gamin et... sa peau noire. Les gens trouvent qu'il a un air plutôt *chafouin* et qu'il cache quelque chose. C'est sûr, les gens ne l'aiment pas.

Mon voisin aime boire son *ristrette* tous les matins, dans le bar du coin, tel un *champagné*. Mais, dernièrement, son regard s'est noirci, terni, ressemblant au marc de son café. Son cœur lui fait mal. Son cœur ressemble à une *lumerotte*, percé des remarques racistes qu'il subit.

Et les gens, sans aucun scrupule, décident un jour de s'en prendre à lui et pire, à son *tap-tap*. Les gens veulent qu'il parte. Ils ne le veulent plus dans le voisinage. La haine a éteint leurs cœurs.

Mon voisin est grand. Il a la peau dure. Il a les yeux durs. Son regard est éteint. La haine commence à noircir son visage, déjà noir. Mais ce noir-là, celui de la haine, ressemble à l'ouragan, aux nuages des tourments. C'est alors que son cœur *lumerotte* lui chuchote qu'il aime la vie. Sa petite lumière veut chasser l'ombre noire de la haine et le regard noir de mon voisin s'illumine à nouveau.

Les gens observent cet homme qui leur fait peur. Et au moment où ils croisent son regard, ce jour-là, ils sont frappés de plein fouet par sa lumière, par la chaleur d'un feu qu'ils ne connaissent pas. C'est celui qui est attisé par la tolérance, l'amour, le partage et l'optimisme et qu'il anime à son tour.

C'est ainsi que mon voisin reprend son *tap-tap* qui n'a pas été détruit complètement. Il rentre chez lui, souriant, à la surprise générale, et m'aperçoit, catastrophée par ce que j'ai vu. Il me dit alors : « Ne t'en fais pas petite. Souris. La douceur du monde est là ».

Mon voisin me tend, d'une main, une réglisse aussi noire et brillante que lui, et de l'autre, montre son cœur et le mien.

Elisa SKAFF
VIREUX WALLERAND

Triste soirée

Le chauffeur de notre bus avait la prestance d'un champagné.
Quand nous descendîmes de ce véhicule aussi « confortable » qu'un tap-tap, la rue était déserte. Les lampadaires avaient l'air de lumerottes à cause d'une poudrière épaisse.

A quelques pas de là, une boutique éclairait faiblement le trottoir.
Le tenancier vigousse de ce dépanneur nous accueillit d'un air chafouin.
Après avoir rassemblé quelques victuailles, il nous offrit un ristrette brûlant.
Cela nous réchauffa avant de repartir dans la nuit.

A la place de la neige fine, il drachait. L'hiver canadien tirait à sa fin. Nous poursuivîmes à pied jusqu'à notre hôtel marchant dans une « bouillasse » glacée.

Jean-Claude VIGREUX
CHÂLONS-EN-CHAMPAGNE

Il drachait

Il **drachait**. On était trempé sous cette pluie.
Pour le troisième jour pas question de sortie.
Sombres jours ! Seule une **lumerotte** éclairait
Notre petite tente tout près de Chalindrey.
Il drachait. Nos vacances étaient bien commencées
Après un beau soleil, des visites de musées
Et deux ou trois achats au **dépanneur** du coin.
Hier tous bien **vigousses**, maintenant mal en point.
On n'espérait même plus le passage du **tap-tap**.
Il drachait : il a dû s'arrêter à Piépape !
Sous notre abri de toile, évitant les gouttières,
On rêvait de **ristrette** bien fort ou d'une bière,
D'un ami **champagné** pour nous tirer de là.
On ne peut pas attendre, avec un tel climat !
Et si la pluie **chafouine**, devenant **poudrerie**
Ne s'arrêtait jamais, mauvaise plaisanterie !
Nos vacances gâchées, les pieds dans la gadoue,
Il drachait, il drachait toujours ! Et la boue
Collait. A la campagne, dans cet été pourri,
On deviendrait **fada**. On retourne à Paris.

Robert THIRION
NOIDANT-CHÂTENAY

Fada

Nom commun français désignant un être non-commun : Fou, Aliéné, Dingue, Absurde.

Type atypique, piqué, cinglé, timbré.

Le paradoxe le pousse à paraître illuminé, alors même qu'il n'a pas « la lumière à tous les étages » : bête, idiot, simple d'esprit, niais (n'y est pas).

Raconte des fadaises, dont les plus célèbres sont les « fadaises d'Etretat » ; ce qui fait dire à la plupart des spécialistes que ce type est « à l'ouest », alors qu'en fait il serait originaire du « sud »... j'ai bien dit SUD et non pas CHUD, car dans ce cas il serait du nord si on disait « chud ».

Individu au comportement singulier : farfelu.

Adjectif singulier, pour un être qui l'est tout autant : insensé, halluciné, tapé.

Adjectif qualificatif disqualifiant l'être désigné de possibilité d'acte sensé : fêlé.

Aurait comme forme féminine connue la « fadate » ; elle n'est pas sa moitié, mais son alter-égo féminin ; le type à l'égo altéré, n'est pas en couple : l'eusses-tu cru, on ne met pas deux fêlés ensemble !

Dans le meilleur des cas, le fada peut être loufoque (mi-loup, mi-phoque), cocasse, avec des idées saugrenues (aussi sottes que grenues)... Il n'est pas foncièrement méchant... D'aucuns diront qu'il faut se le fader, le fada.

A ne pas confondre avec le maboul qui, lui, est bien moins pris au sérieux. Sur l'échelle de valeur de la considération, le fada vaut deux mabouls.

Avec le mot fada on peut faire des acronymes, mais nous ne nous engagerons pas sur ce terrain, il faudrait être fou, Fatalement Avoir Des Atouts, Froidement Avancer Des Arguments.

Fada, c'est aussi une ville du Tchad, où il n'y a ni plus ni moins de fadas qu'ailleurs ; mais là je n'ai pas de statistiques sur le sujet, bien au contraire.

En fin de vie, le fada meurt, dirait La Palice ! Il est comme tout le monde en définitive : la « fadalité » finit par le rattraper.

De grandes œuvres ont pu être rédigées sur son nom : « le fada imaginaire », « fada malgré lui », « l'école des fadas » mais ça, c'est une autre histoire, que les personnes trop sérieuses ne pourront jamais écrire...

Ah ! Si tous les fadas du monde voulaient bien se donner la main...

Robert ROUYER
Epernay

Le promeneur

Finies les journées d'automne où il drache dès l'aube,
Te voilà, promeneur sur un chemin blanc de neige,
Qui marche dans la poudrière du jour encore vierge,
Sache que déambuler, mettre un pas devant l'autre
N'est ni un geste instinctif ou robotique de paresse,
Ni un geste de fada, mais celui d'une personne vigousse.

Ce mouvement t'entraîne vers l'évasion, l'oubli de tels
Ou tels instants, ô combien artificiels de la vie actuelle,
De cette société dite moderne mais de consommation.
Oubliés ces chafouins discrets comme de vils espions,
Toujours omniprésents et aux aguets sur internet,
Et les champagnés n'existant que par leurs relations.

Tu marches, t'épanouis en pleine nature, guilleret,
Tout seul dans cette immensité boisée et reposante,
Une atmosphère ouatée, de silence et relaxante,
Que rien ne semble pouvoir perturber, sauf que ceci
Est parfois rompu par le bruit d'un sanglier surpris
Ou l'envol d'oiseaux de la nature et autres perdrix.

C'est ainsi qu'entre parenthèses se trouve ton existence,
Tu ne te soucies nullement des heures de permanence
De ton petit et sympathique dépanneur de quartier
Approvisionné chaque jour par le livreur peu argenté,
Accompagné de son vieux Tap-tap récupéré, rénové,
Aménagé pour une seconde vie, à la livraison dédiée.

Oui, toi, le promeneur, tu t'isoles de toute cette activité
Au point d'en oublier que la journée s'écoule en vérité
Jusqu'à être surpris par la nuit qui tombe, et en lisière,
Par chance, une lumerotte, maigre source de lumière,
Brille au loin et te guide telle une étoile, vers ton chalet
Sécurisant par grand froid, avec son intérieur si douillet.

Et se délasser devant la chaleur de l'âtre, quel bonheur !
Y savourer un ristrette, boisson appréciée à toute heure,
Qui réchauffera et aussi réveillera tes membres très las
Et engourdis par l'hiver, le froid, la neige avec le verglas.
Ainsi se déroule ta journée bien remplie, marquée par une
Pause dans ta vie, et achevée d'une veillée au clair de lune.

Michel WERY
REIMS

Les Années Ogres

Dans le salon une aquarelle délavée par le soleil, dont les mains ont flétri, dont la mer a fondu, dont *le regard chafouin* s'est perdu entre les carreaux jaunis d'un sol qu'elle fixe depuis un million d'années. Pour faire le pendant au million de tours que le balancier de la pendule a presque bouclé avant de repartir dans l'autre sens, et dans l'autre, et dans l'autre, en un mouvement infini. De l'ennui à revendre et un silence qui meurtrit, et un silence qui entombe.

Un bouquet de mimosa momifié dans cette pièce hermétique, qui, pendu par les pieds, pleure de temps en temps un pétale sur le parquet jaunâtre.

Pour faire le pendant aux boules de poils du chat qui était bien là mais qui n'est jamais revenu, et que l'on guette blottie *contre une lumerotte* encore et encore et encore en une attente absolue. De la patience à revendre et un silence qu'on n'entend plus, et un silence qui entombe.

Des dizaines de dessins craies grasses qui trônent fièrement au-dessus de la télé, dont les angles froissés, dont les traits mélangés, dont les noms accumulés ne veulent plus rien dire.

Pour faire le pendant aux dizaines de *visages d'enfants vigousses* sur le mur jaune du salon, des gens que l'on confond, qui doivent bien exister, qui ont été petits puis sont devenus grands et plus grands, et puis vieux, et dont les souvenirs peuplent ce salon en images obsessionnelles. Des fantômes à revendre, et un silence qui résonne, et un silence éternel.

Des bibelots qui bibelotent sur les étagères, jaunis par une centaine d'années de poussière, dont les expressions figées, dont la mémoire est depuis longtemps oubliée, *anciens champagnés* dont on n'écoute plus les histoires.

Pour faire le pendant aux centaines de cartes postales qui ornent le bureau, des endroits où on aurait aimé aller, des routes que l'on n'a pas prises, *des tap-tap aguicheurs* pour des destins que l'on ne s'est pas tracés, des cartes reçues et reçues et reçues. Des regrets à revendre, et un silence qui défile, et un silence qui entombe.

Dix mots sur un coin de nappe jaunie *achetée chez le dépanneur*, des accents que l'on invente de ne les avoir entendus, et des pirouettes de plume qui nous leurrent. Dix mots dont les courbes tracées, dont les barres des 't' figent le tic-toc.

Pour faire le pendant aux dizaines de *mots fadas*, étouffés, retenus, que la pensée a bercés, que la bouche a presque dits, avant de les rattraper au vol, les serrer, les pleurer faute de les dire et de se croire toquée. Oui, des mots à revendre, mais un silence qui appuie, mais un silence qui retombe.

La vapeur d'un ristrette dont les volutes se dispersent. Rappelle-toi comme on aimait nos tasses face aux averses.

Et la mélancolie s'empile, flocon de tristesse tendre ne fondra pas, en *une poudrerie divine* dont on ne sent même plus le froid. Et *il drache de l'abandon*, et il drache des chimères à vous en retourner les tripes contre tout l'univers.

Contre cette maison si pleine à vendre, cette maison vide à en pleurer.

Elodie MANGIN
REIMS

Si d'un seul coup nos Smartphones cessaient de fonctionner correctement, quelles seraient les réponses à nos questions ?

- **Chafouin** : dichotomie dans les espèces domestiquées consécutive à l'exode rural, distinguant le chien de salon du chien de ferme, le rat des villes du rat des champs et le chat de gouttière du chafouin.
- **Poudrerie** : dans chaque village, un homme était assigné à une tâche : celui de la bergerie délivrait les permis de pêche, celui de la cordonnerie tissait le chanvre, celui de la droguerie le faisait sécher et celui de la poudrerie vendait le maquillage.
- **Champagné** : adjectif qualificatif en langage soutenu synonyme de vinassé, ex : il a la margoulette vinassée devient son haleine est subtilement champagnée.
- **Tap-tap** : lorsque l'arthrite ne permet plus aux personnes âgées de recroqueviller leurs doigts, le toc-toc devient tap-tap. Ce son est généralement suivi d'un « je suis sûr que c'est encore ta mère ! ».
- **Fada** : 3^e personne du singulier du présent du subjonctif du verbe fader : rendre sans saveur, ex : la routine fada sa vie de couple.
- **Dépanneur** : conseiller diététicien prônant l'usage exclusif de la cuisson vapeur. Peut aussi être assigné défritureur selon sa spécialisation.

Alexandra VAUDATIN
Paisy-Cosdon

« Dis-moi dix mots »

C'était un lundi matin si je me rappelle bien, mais que dis-je, bien sûr que je m'en rappelle bien. Je m'en souviens comme si c'était hier, je ne pourrai jamais oublier ce jour. C'était un lundi matin à 9 heures 20 exactement, en levant mes yeux au ciel, je voyais se former ces gros nuages, qu'on appelle les cumulonimbus. Ces derniers ne laissaient présager rien de bon, un gros orage s'annonçait, il commençait d'ailleurs à **dracher**. Il drachait tellement fort que l'on ne pouvait plus rien voir nettement, je pouvais seulement voir la panique des gens tout autour de moi qui prenaient fuite mais moi, non, plongé dans mes pensées, je n'ai pas bougé et d'un coup, j'entendis une voix qui me criait : « Mais monsieur, courez ! Courez, vous mettre à l'abri, vous êtes complètement **fada** de rester ici sans bouger à regarder la pluie vous tomber dessus ». Cette voix **vigousse** me rappelait celle de ma mère, elle venait de la petite fenêtre du **tap-tap** rose bonbon toujours garé en face de chez le **dépanneur**. C'est vrai qu'il faisait très sombre, on aurait dit que la nuit allait tomber, cependant une **lumerotte** éclairait l'intérieur du tap-tap. Et là je me suis retourné pour voir à qui appartenait cette voix qui m'était inconnue mais me paraissait si familière en même temps. C'est là que je fis la rencontre de ma vie, je découvris une femme splendide, pas très grande de taille, blonde aux yeux bleus avec un magnifique petit sourire et des fossettes qui lui donnaient cet air **chafoin** pour lequel je ferais n'importe quoi. Je courus donc me mettre à l'abri dans le tap-tap, pour essayer d'approcher cette demoiselle. J'avais dans l'idée de lui proposer d'aller boire un **ristrette** pour faire plus ample connaissance, c'était la seule chose qui me passait par la tête à ce moment. Sans même la connaître, je savais que c'était la femme que j'avais toujours attendu, la femme de ma vie, mon épouse. J'avais tout de suite la réponse à la question qui me trottait dans la tête depuis hier, étant un **champagné**, je suis le premier à avoir appris la mise en vente du chalet du petit village. Maintenant, cette question ne me traversait même plus l'esprit, je m'imaginai déjà à lui préparer un dîner aux chandelles dans notre chalet, la **poudrière** nous tombant dessus et moi la prenant dans mes bras pour la réchauffer.

Marwa KERSENA
Troyes

En sortant de chez le dépanneur une baguette de pain à la main, ce grand gaillard semblait issu d'une autre époque.
Il avançait fermement faisant voler son long manteau de cuir qu'il ne fermait jamais.
Son chapeau également de cuir lui masquait avec ses larges bords, le haut du visage, tel un Cowboy.
Le grand chien qui le suivait partout formait avec lui un duo étrange.
Il était de méchante humeur car il drachait depuis le matin.
On le croisait sur tous les chemins. Il demeurait dans un petit village où il était respecté, mais, son air chafouin et sa vigousse faisaient peur aux enfants.
Comme amis, on ne lui connaissait que son chien.
Certains disaient qu'il parlait aux oiseaux...
Il cueillait aux bords des chemins quelques fleurs et selon l'occasion les déposait dans une église aux pieds du Saint éclairé d'une lumerotte.
Si une poudrerie le surprenait, il attendait à l'abri et repartait le calme revenu.
Il avait un péché mignon : Le ristrette, il en abusait, c'était son carburant.
Il avait voyagé dans le monde entier mais refusait de raconter, tout lui appartenait, c'était son monde à lui, rien qu'à lui.
Il ne devait rien à personne, aucun champagné ne lui avait proposé une aide.
Son chien s'appelait Taptap en souvenir de son passage en Haïti.
Tous disaient qu'il était fada, mais au fond n'était-il pas plus sage et heureux que tous ceux qui le dénigraient ?.

Nelly JAEG
REIMS

Salut

tu m'connais pas, j'sais bien
mais lis ce message et tu comprendras

à t' voir, ces temps-ci
on dirait ça drache fort dans ta vie
t'as pas l'air vigousse, comme une qui désespère
tu t'prends une sacrée poudrerie de vacheries
à ce qu'il paraît

faut qu'j'fasse quelque chose, rester là sans rien dire
pas possible, pas mon style
remarque, les mots sur l'papier c'est pas mon truc non plus
mais bon quand faut y aller
alors j' fais l' plongeon, le cœur en premier
pour que tu saches que j'suis là
que même si on s'est jamais parlé
eh ben j'suis là quand même

tant que j'y suis, j'te dis tout
mon cœur il connaît plus qu' toi
dès qu't'es arrivée dans l' quartier, dès l' premier jour
t'as tapé fort, aussi fort qu' le ristrette du bar du coin
qui t' caféine et t'affole le cœur en moins d' deux

j'sais pas ton nom alors j'te baptise selon la couleur du ciel ou d' ton sourire : Féline, Câline ou Endorphine,
Mutine, Grenadine, Sonatine et même parfois Chafouine ou Chevrotine
tout c' qui rime avec copine, en c'moment j'peux pas m'en empêcher, ça vient comme ça

ces noms de cœur j'en ai plein ma besace
jamais à court
de ces p'tits riens d'amour
comme le dépanneur du coin, à vot' service à toute heure du jour...
comme j'ai pas mal bourlingué, des mots j'en ai cueillis des tas
partout
j'en ai plein la calebasse
et des rêves aussi...
c'est mon trésor de vie
j'le partagerai avec toi si l' cœur t'en dit

j' nous vois déjà en train d'peindre en riant comme des fous
nos deux vies enlacées serré
sur la carrosserie pas mal cabossée
de notre vieux tap-tap tout rafistolé
trop content d' reprendre la route...

Elisabeth TUR
Rosières

Les gemmes

Oh, certes, ce n'était pas un **champagné**. Rien, il ne possédait rien. Nada. Non, pas **fada**, nada. Rien de rien. Sa seule richesse, c'était les mots qu'il ne manquait pas de confier à ses amis. Et des amis, sûr qu'il n'en manquait pas sur la planète. Il donnait un mot comme d'autres remettent une gemme à un lapidaire pour qu'il en fasse un joyau. Il libérait un mot pour qu'il fasse son chemin, se frotte aux autres langues, se patine, se polisse, se peaufine. Il aimait beaucoup que ses mots lui reviennent chargés d'images, de musicalité, de parfums. Parfois, il peinait à reconnaître ces baroudeurs à leur retour.

Il arrivait qu'ils perdent leur sens originel en chemin comme ce « **drache** » qui, de fruit du caroubier en vieux français, est passé par l'allemand battage au fléau pour atterrir en Belgique pluie battante.

Par quel mystère « vigoureux », en un **ristrette**, a mué son arrière train de reux en sse chez les Helvètes ?

Même le vent québécois (sans l'aide de **dépanneur**) s'y est mis, soufflant sur la poudreuse pour qu'elle devienne « **poudrerie** ».

Les rythmes haïtiens ont doublé tap, non pour le tempo de leurs danses, mais pour que « **tap tap** » reflète au mieux le confort approximatif des taxis collectifs...

Et la lumière, filtrée lors d'un périple belge, mise en sourdine et transformée en lumignon voire en « **lumerotte** »...

Il ne voyait aucune manœuvre **chafouine** dans tout cela. Il savait : les mots nous échappent, ils se glissent dans les oreilles, filent par les voix qui les façonnent à leur accent, vont, viennent, parfois reviennent. Ces mots d'ici allés ailleurs, ces mots d'ailleurs venus ici, autant de trésors qu'il partageait ou recueillait.

D'aucuns les considéraient comme des pierres dans leurs souliers. Lui n'y voyait que pépites et pierreries.

Qu'importait si cela ne remplissait pas son escarcelle, l'orfèvrerie des mots lui suffisait.

Marie Bernadette JONDREVILLE
Compertrix

Mix Max de Mots

Dans la poudrière de la **poudrerie**, un type perdu pérore et fauche de la chnouf à un **chafouin** de chez Fauchon, puis en confie un chouïa à un chouan. Un merle à moteur trémule une mouette à roulette à la lueur de la **lumerotte** belle comme une lurette. Pour un **ristrette** à Trieste, le triste reitre réitère ses risettes et retire ses étriers, puis part en **tap-tap** dans l'appart à dada de son papa tagada et de sa tata ratata. Le gosse est **vigousse**, il vogue à sa guise vers **Champagné**, à la campagne, où un chamane s'épanche avec panache chez le **dépanneur** penaud et change en ganache un andrène panné et nigaud. L'archer, sous l'arche, se cache, il va **dracher** hard, la vache, et son char sans relâche est en rade dans la rade. C'est un **fada** de l'ada ! Oui da, gros dada, chante le chanteur de fado, ré, mi, fa, oh oh oh !

Christian LASSALLE
Sermiers

J'existe (par la fenêtre)

Je connais bien cette vue. Je l'observe depuis plusieurs années. Elle est le lien. Mon lien. Le seul lien qui me permet de ne pas être arrachée du monde existant. D'un côté, il y a la vie ; de l'autre, il y a moi. Peu de gens savent que je suis là. Moi, j'en vois certains. Je vois ceux qui passent dans la rue. Ils ne sont pas nombreux, souvent des habitués. Les voisins, le facteur, les coureurs réguliers. Parfois des têtes que je ne reverrai jamais. Je les regarde discrètement. J'observe le fragment de leur vie qui se déroule sous mes yeux. Le frère de la voisine qui vient lui rendre visite. Je ne fais que l'apercevoir. Il ne reste que très peu de temps dehors. Il a l'air d'un homme **vigousse** et toujours pressé. Plusieurs fois par jour passent les enfants du bout de la rue. Dans un sens, puis dans l'autre, pour aller et revenir de l'école. Ils se chamaillent toujours. Le petit ennuyant son aîné, puis l'inverse. Ils savent que je suis là, dans la maison. Mais ils ne pourraient pas en dire plus sur moi. Au moindre risque qu'ils tournent la tête en ma direction, je me réfugie au plus profond des quatre murs qui m'entourent. Je ne bouge plus, je ne respire plus. Il ne faut pas que quelque chose vienne envahir ma bulle. Le frôlement, la moindre approche pourrait la faire exploser. Et moi avec. Je suis sûre que cela se passerait de cette façon. Alors je ne veux pas prendre de risque. C'est pour cela que je ne touche pas à la porte. Je ne m'en approche pas. J'ai essayé, mais chaque pas me tord le ventre et me brise les jambes. Je crois même que mon cœur s'est arrêté le jour où j'ai effleuré la poignée. Alors j'ai arrêté d'essayer. Pourtant la porte s'ouvre, je le sais. Je l'ouvrais avant. Mes parents peuvent l'ouvrir et la refermer sans risque de se tordre de douleur. Ils vont et viennent naturellement. Vivent à l'intérieur comme à l'extérieur. Rencontrent des gens, travaillent, se promènent, sans aucune terreur, sans aucune douleur. Ils me décrivent la vie. La leur, et celle des autres. Ils parlent de moi aux gens qu'ils rencontrent, pour que j'existe à leurs yeux. Moi, ils me permettent de vivre ma vie par procuration. Je m'intéresse à leur humeur, je les questionne quand ils rentrent fatigués, heureux, **chafouins** ou en colère. Tous ces sentiments que je ne ressens plus depuis que la douleur les a étouffés. Je continue de jour en jour, à errer dans cette maison. Je regarde toujours cette vue de la rue. Les mois passent, et je la vois ensoleillée, pluvieuse ou sous **une poudrierie**. Même cette rue vit plus que moi. Je l'envie. J'envie cette rue et tous ceux qu'elle accueille. Ces gens qui continuent à vivre lorsque moi, je me suis arrêtée sur le bas-côté. Tous fourmillent autour de moi et je ne peux que les regarder avec le souvenir de ce qu'était ma vie. Ma vie d'avant. Cette vie où j'allais de l'autre côté. Je veux y retourner. Je ne veux plus observer. Je veux que le reste du monde sache que j'existe, que je peux rire, pleurer, chanter. Je veux leur montrer que j'y arrive aussi, j'en ai le droit. Personne ne me l'a interdit. Sauf moi. Alors c'est décidé, je vais me désobéir, je prends le risque. Je vais poser ma main sur la poignée et ne plus la lâcher. Tant pis pour mon ventre, tant pis pour mes jambes, tant pis pour mon cœur. Il faut que je le fasse. Je perds toutes mes facultés, je vois mon corps s'écrouler de souffrance mais mon esprit rester accroché à cette poignée. Je ressens d'un coup une sensation étrange, familière mais très lointaine, sur mes mains, sur mon visage, une légère caresse qui réanime mon cœur. Le vent. J'ouvre les yeux lentement, et vois cette rue. La même que celle qui est derrière la fenêtre. Mais cette fois, je suis là. Enfin, j'existe.

Cathy MAILLARD
Sezanne

Redescendre

Ils s'étaient assis tous deux en haut de la colline, à même le sol herbu, pour contempler la disparition du soleil à l'horizon.

Peu à peu le disque glissait et s'enfonçait au bord de la planète : une grosse orange sanguine avalée par un géant invisible. Bientôt il ferait nuit et des lampadaires s'allumeraient peu à peu le long des rues en contrebas, d'abord faibles lueurs telles des **lumerottes** timides, puis leur intensité augmenterait, et les rues seraient franchement éclairées.

Ils avaient l'impression, tous deux, d'être seuls au monde, tels des êtres préhistoriques vénérant les éléments : le soleil, la lune et les étoiles, l'eau qui tombait des nues, les orages fracassants, la neige, la glace, et le vent en tempête. En cet instant privilégié, ils étaient unis par le silence et la contemplation : un seul cœur, un seul souffle, un seul regard. Mais bientôt il leur faudrait redescendre de leur petit nuage de bonheur simple, et repartir chacun chez soi, vers la vie dans ce qu'elle avait de plus ordinaire : travailler, se nourrir, se vêtir, s'occuper de sa famille, se distraire, se reposer. Exister, oui, était-ce vivre ?

Tout au fond de leur âme, ils entendaient un appel étrange, un appel vers une autre dimension où de grandes choses pouvaient s'accomplir. Était-ce l'appel de l'absolu ? Était-ce leur cerveau qui ne rêvait que d'expansion (expanser), pour percevoir d'autres domaines, pour briser la frontière de son entendement ? Il lui revint à l'esprit (à elle) un voyage qu'elle avait fait en Haïti. Les taxis, là-bas se nommaient des **tap-tap** et les peintures naïves qui les ornaient attiraient le regard et le client. Tape-à-l'œil sûrement et en plus pas des plus confortables !! C'était dans un de ces taxis partagés qu'elle avait croisé un homme étrange. Il l'avait fixée longuement sans rien dire, comme s'il la reconnaissait, et elle avait senti son cœur battre plus vite dans sa poitrine. Il avait les yeux sombres et profonds et elle s'était sentie « vue » jusqu'au tréfonds de son être. Ce regard étrange l'avait révélée à elle-même, et lorsque l'homme était descendu du véhicule, il avait emporté avec lui, un éclat de son âme. Mais dans quel monde se mettait-elle à errer maintenant ? Revenir sur terre au plus vite !

Son ami prenait congé :

- Salut, à la prochaine ! Peut-être à dimanche.... on ira se balader en forêt pour changer un peu !

Ils n'habitaient pas dans le même quartier, ils se quittèrent joyeusement. Ils avaient tous deux enfilé, à nouveau, leur manteau ordinaire d'humains un peu superficiels. Elle était toujours étonnée de la rapidité avec laquelle les humains pouvaient changer de masque. Des masques innombrables qu'ils pouvaient ravalé dans leur personnalité en une sorte de fondu enchaîné transformiste. Mais où donc chacun se cachait-il ou elle ?

L'ensemble des masques était-il la véritable personne ? Depuis très longtemps elle se posait ce genre de questions. Ses copines au lycée pensaient qu'elle était un peu **fada** mais appréciaient, au fond, sa différence quelque part attendrissante.

Elle se souvenait du jour où son professeur de maths, au collège, l'avait surprise à contempler les couleurs et rais de lumière projetés sur sa table par son stylo quatre mines qu'elle faisait tourner dans un rayon de soleil. Les maths n'étaient pas son fort, on l'aura deviné, mais son professeur s'entêtait à croire qu'elle faisait « exprès » de ne pas comprendre !... Au fond, ce professeur l'aimait bien. Sa capacité à rêver devait l'impressionner, lui, le rationnel. Le petit chemin qui descendait en serpentant la colline, la mena directement sur la place du marché. C'était l'automne, les feuilles jaunissantes bruissaient faiblement sous la brise. Les couleurs peu à peu perdaient leur éclat, mais le jaune et le blanc tranchaient encore sur l'ombre qui gagnait le quartier.

Un petit café, c'était exactement ce qu'il lui fallait pour reprendre ses esprits. Un petit café bien serré, bien fort, un **ristrette** comme en Suisse, pays de la pondération et de la lenteur d'expression.

Pas très **chafouins** les suisses ? Non, peut-être pas, qui peut en juger ? Les pays montagneux exigent de se montrer prévoyant et régulier et aussi solidement ancré, l'imprévisible rôde souvent au coin des sommets neigeux ; pas de place pour la fantaisie là où il est question de survie ! Le pays fait l'homme, elle en était persuadée. Il se faisait tard, le grand air l'avait un peu enivrée, ce soir elle ferait ses courses chez le **dépanneur** du coin. Le choix restreint des produits ne la gênait nullement, au contraire, elle n'hésiterait pas devant un étalage étourdissant de marques différentes de pots de yaourt.

Vous l'aurez compris, elle n'était pas du genre **champagné** mais plutôt jus de pommes et permaculture. Les vernissages et autres réunions mondaines n'étaient pas sa tasse de thé. Ces rassemblements où chacun(e) arborait son masque le plus séduisant d'humain heureux et superficiellement à l'aise en toute circonstance, l'horripilaient, puis la déprimaient.

Quelques joggeurs du soir la dépassaient, certains à un rythme lent, d'autres plus **vigousses**

allongeaient la jambe en soufflant, heureux de se mouvoir librement après des heures d'assise dans un bureau, et fiers de leurs muscles puissants.

Bientôt, elle aussi irait respirer à la montagne, il lui tardait de se retrouver dans une averse de neige que le vent transformerait en vivifiante **poudrerie**, et de lever son visage vers le ciel pour boire à pleine bouche les petits flocons glacés qui lui feraient fermer les yeux, et seraient autant de pointes de flèche sur la peau de ses joues. Ce soir-là, le temps n'était pas encore à la neige, et la météo annonçait plutôt une semaine de pluie.

Sans doute allait-il **dracher** et les caniveaux deviendraient soudain des torrents impétueux. Gare aux voitures, alors, qui, l'espace d'un instant, pourraient bien les faire jaillir en gerbes d'eau....

Elle était à présent arrivée au centre-ville : une jeune femme du vingt et unième siècle, de retour dans l'ordinaire de sa vie. L'embrasement du ciel n'était plus qu'un souvenir. Demain serait un autre jour.

Le vieux riche et la vieille putain

Dans son rêve le plus fou, elle **plume Rothschild**. Ce vieux **pacha fouineur**, elle l'imagine deux fois **quadra chèrement** flétri.

Elle viendra à bout **des pas neurasthéniques** liés à son grand âge.

Elle peut tout oser, elle a la **retape tapageuse**.

Elle dégrafa **davantage** son chemisier, il est à point. Elle lui ôte sa pauvre robe de chambre, disons plutôt un **méchant pagne et** prêts à l'extase, ils se **pétrissent traitant** leur vieillesse avec mépris.

Alors qu'il dort bienheureux, elle se raisonne, se **repoudre rieuse**, et lui **ravit gousset**, bijoux, argent.

Elle était là pour ça après tout.

Cécile MOZZI
Reims

Pressée d'en finir avec le silence qui règne dans mon appartement, j'en oubliais mon parapluie. Je ne me doutais pas un seul instant qu'il allait *dracher* de la sorte et puis, de toute façon, il me fallait fuir ces lieux remplis de vieux fantômes. La *poudrerie* a fait place à une vague déferlante d'eau. A me voir ainsi déambuler, on pourrait s'imaginer que je suis un tantinet *fada* d'avoir osé affronter pareils éléments. Il est vingt-trois heures, pourquoi diantre suis-je venue me perdre jusqu'ici ? Mes souvenirs me reviennent par vagues comme ma nostalgie. Pour tromper ma solitude, j'avais décidé de me rendre chez le *dépanneur* pour acheter un bidon de lait et des biscottes ; tout ça me paraissant plus qu'illusoire maintenant. Une *lumerotte* posée sur un rebord de fenêtre avait fait renaître en moi les souvenirs mélancoliques d'un passé pas si lointain, peuplé de *tap-tap* et de ukulélés. Et sans vraiment m'en rendre compte, au lieu de pousser la porte du commerçant, je me retrouvais aspirée par l'ambiance un peu glauque de ce bistroquet. Accoudée au comptoir de zinc d'un café de banlieue, mes cheveux dégoulinants de pluie, je me réchauffe du mieux que je peux, dans ce lieu triste à faire pâlir tout le personnel d'une salle d'autopsie. Trempée et transie de froid, j'essaie désespérément de me réchauffer, un *ristrette* à la main. J'inspecte distraitement les lieux. Mon regard rencontre celui de la serveuse qui m'observe en biais, l'air *chafouin*, un sourire répugnant aux lèvres ; elle pense certainement que je suis en 'chasse'. Mes yeux continuent tranquillement leur balayage se posant un peu plus loin sur un ouvrier du bâtiment *vigousse*, qui lit avec application le journal de la veille. A sa droite, un *champagné* gesticule, un téléphone à la main ; il semble vouloir refaire le monde... Je me surprends même à sourire devant ce tableau d'ensemble, des âmes que rien ne rapproche unies sous un même toit. Alors qu'importe le temps et, même si ce n'est que pour un bref instant, je savoure ce moment où Monsieur Temps, accompagné à son bras de Madame Solitude, sur la pointe des pieds, s'en sont allés...

Anne-Marie THILL
Mailly le camp

Catégorie :

Individuel Jeunes

Tchéche éq ch'est-ti ?

« Regarde là-bas ! Un champagné ! Dans min village ! Mais quoi qu'il fait dehors à cette heure-là ? Il n'a pas l'air bin vigousse. Regarde-moi ce fada avec sa tchote lumerotte autour du cou ! D'où qu'il sort comme ça ? Il prépare quelque chose, regarde ! Regarde son air chafoin ! Il vient sûrement voler notre travail !

- Il ne vient pas voler notre travail ! Môssieur n'est pas d'ici mais il vient juste boire un ristrette bin d'chez nous !

- Vindjou ! Et il est venu comment ? En tap-tap ? Il n'aurait pas pu aller chez l'dépanneur acheter d'la Chicorée comme tout l'monde ?

- Arrête de t'poser des questions sur cet homme et viens plutôt dégager la poudrerie de l'allée avant qu'il se mette à dracher. »

Mathilde COTREL
Reims

Un soir, alors que mon pépé et moi rentrions de chez son ami Hugo où il venait de boire un ristrette, la voiture se mit à brouter puis à caler. Pépé essaya de la redémarrer, mais en vain. Il me demanda de prendre sa petite chienne Danette, qui était plutôt du genre vigousse dans mes bras, puis il prit sa lampe torche et son gilet de sécurité dans la boîte à gants. Il sortit pour regarder sous le capot de la vieille voiture. Au bout de quelques minutes il rentra dans l'habitacle, trempé, car il drachait très fort ce soir-là et me dit de me mettre au volant. Je pensais qu'il était devenu fada. Il avait décidé de pousser la voiture jusqu'à la poudrerie qui était à 200-300 mètres de là. Je n'étais pas très fier d'être aux commandes de sa voiture alors que dans d'autres circonstances j'aurais adoré. Pépé ressortit et se mit à pousser. Malgré la pluie, je l'entendais hurler : « plus à droite, mais pas tant, braque à gauche, voilà maintenant tout droit ! ». Quel soulagement lorsque je vis le panneau de la poudrerie. Pépé décida d'y entrer pour appeler le dépanneur. Ce Chafouin n'arriva qu'après une heure car il était en train de finir son repas. Quant à moi, j'ai commencé le mien qu'à 21h.

Louis CORNU
TROUANS

Dis-moi dix mots du monde...

Dis-moi dix mots du monde, fais-moi voyager
Prends-moi quelques secondes, pour me faire rêver
Cela fait des jours qu'il drache dans mon esprit
Tu m'as laissé seul alors que je suis épris
D'un mal vigousse qui me pousse, m'isole
D'une grosse secousse qui me rend frivole.

Dis-moi dix mots du monde, fais-moi oublier
Ces gens trop égoïstes, pour vraiment s'aimer
Chafouins, qui fouinent, mais paisibles en surface
Champagnés, risibles, d'argent leur carcasse.
Ils ne te jugent que par ton apparence
Mais cachent au fond d'eux une terrible souffrance.

Dis-moi dix mots du monde, fais-moi dériver
Vers la joie de vivre des tap-tap colorés,
Vers le rythme ivre des tam-tams endiablés,
Loin d'une vie sordide, terne et effacée.
Je veux virevolter d'un fada à l'autre,
Transmettre le bonheur, en être l'apôtre.

Mais surtout ne me dis pas dix maux du monde
Je veux rester dans ma bulle, mon utopie
Immunisé contre les mauvaises ondes
Un paradis fragile telle la poudrerie,
Pouvant s'envoler d'une manière ristrette
Pouvant être balayé par la tempête.
Mais si un jour, il venait à se fissurer
A tes dix mots du monde je repenserais
Ils me guideront comme une lumerotte
Dans la nuit noire où la chouette hulotte
A l'heure où il n'y a plus que le dépanneur
J'y repenserais pour échapper à ma peur...

Gwendoline ROMAIN
Reims

Le Voyageur

Ah, l'averse qui drache et vous glace les veines
Et devient poudrière puis soupire au printemps !
Ah, l'heure qui s'écoule et ferme les verveines
Et qui change en quartiers le cercle opalescent !

Pâles sont les étés, fades sont les saisons
Qui bordent le Léthé et peuplent l'horizon.
Toutes leurs aiguilles n'ont d'emprise sur moi,
Pas plus que les tap-tap, ces vigousses fadas !

Et le Crésus nanti, le champagné chafouin,
Le poète obscur aux lumerottes restreintes,
Le drogué du travail fonctionnant aux ristrettes !

Se doutent-ils un peu, eux qui m'ont oublié,
Ces gens de tous ordres qui me sont étrangers ?
Je suis de ces âmes que les voiles allaitent.

*Alys MORENO CARBONELL
Witry-Lès-Reims*

Thomas :

« Salut pour ceux qui ne me connaissent pas encore, moi, c'est Thomas, j'ai 14 ans, je suis un enfant unique très sage et un brillant élève... »

Samedi 31 octobre 2015, 7:50

-Tiens Thomas, comme t'es levé, tu peux me faire un ristrette s'il te plaît, me demanda mon père.

-Un quoi ?!

-Un ristrette, un café fort si tu préfères et vite s'il te plaît je suis encore en retard.

-Thomas, tu pourrais 'baille' aller au dépanneur ce matin, aller me chercher une lumerotte s'il te plaît ?, me demanda ma mère qui venait seulement de se lever.

-Pour quoi faire ? On va pas manger ça, j'espère ?

-Mais non ne t'inquiète pas ! C'est pour décorer, je vais les ouvrir et placer une source lumineuse dedans comme pour les citrouilles d'halloween.

-Okay, mais je te rappelle que mon vélo a un pneu crevé.

-C'est pas un souci ça, tu peux y aller à pied, Rex t'accompagnera, il est vigousse.

-Ah oui, et j'en fais quoi quand j'entrerai chez le dépanneur ?

-Eh bien, tu l'attaches au poteau.

-Non mais t'es fada là ?! On va me le voler, les kidnappeurs, ils sont chafouins, pas débiles !

-Alors laisse-le ici et prends le tap-tap.

-Okay j'y vais. Finalement, je vais peut-être attendre un peu.

-Pourquoi ?

-T'as vu comment y drache hyper fort là ?!

-Ah oui effectivement, c'est bizarre, hier la météo annonçait une poudrerie.

-Tiens, il y a le champagné qui va chercher son courrier.

-Thomas, je t'ai déjà dit de ne pas appeler le voisin comme ça.

Solène BROSSE
Attigny